

doc
CA1
EA724
86001
FRE

**LES CAHIERS
DE L'INSTITUT**

INSTITUT CANADIEN
POUR LA PAIX ET LA
SÉCURITÉ INTERNATIONALES

**LA RIVALITÉ ENTRE
LES SUPERPUISSANCES
ET
LA POLITIQUE SOVIÉTIQUE DANS
LE BASSIN DES CARAÏBES**

par
S.N. MacFarlane

Numéro 1

L'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales a été fondé le 15 août 1984. Il a pour mission "d'accroître la connaissance et la compréhension des questions relatives à la paix et à la sécurité mondiales d'un point de vue canadien, particulièrement en matière de limitation des armements, de désarmement, de défense et de solution des conflits".

Sa mission exige qu'il "stimule, subventionne et poursuive des recherches en matière de paix et de sécurité internationales et qu'il stimule des travaux de haut niveau" dans ce domaine.

Les opinions exprimées dans le présent cahier traduisent la pensée de l'auteur, mais elles ne représentent pas nécessairement celles de l'Institut.

Pour obtenir de l'information sur l'Institut et recevoir ses publications,
prière d'écrire à :

L'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales
307, rue Gilmour
Ottawa (Ontario)
K2P 0P7

Traduction par Sogestran. Available in English.

juin 1986.

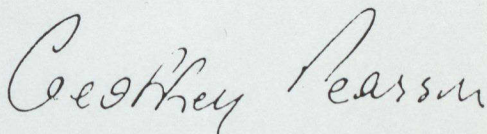
Préface

À l'occasion des audiences du Comité parlementaire qui ont précédé l'adoption de la loi créant l'Institut, les témoins ont convenu qu'une des tâches les plus utiles dont un tel organisme pourrait se charger consisterait à promouvoir des recherches sérieuses et poussées sur des thèmes reliés à la paix et à la sécurité. Ces recherches apporteraient de l'information et des idées grâce auxquelles tous les intéressés pourraient acquérir une opinion informée sur les moyens les plus appropriés de réduire les tensions internationales. On espérait que ces recherches ne se limiteraient pas à des domaines strictement techniques ou militaires et qu'elles porteraient également sur les causes profondes des conflits et de l'instabilité internationale. On comptait bien aussi que l'Institut étudierait des questions présentant un intérêt particulier pour le Canada.

Le présent document — le premier d'une série de cahiers — respecte ces critères.

L'auteur est un universitaire canadien qui se spécialise dans la politique étrangère soviétique. Il traite de la crise politique en Amérique centrale et de la mesure où l'intervention des deux superpuissances, à savoir les États-Unis et l'Union soviétique, l'a envenimée. C'est une région qui intéresse les Canadiens depuis longtemps et où beaucoup d'organismes non gouvernementaux de notre pays jouent un rôle actif.

Les événements récents ont contribué à accroître l'inquiétude de la collectivité internationale au sujet de l'Amérique centrale. Nous croyons donc qu'une étude sérieuse de la dimension Est-Ouest de ce conflit tombe à point et qu'elle aidera à faire comprendre les liens existant entre la conjoncture régionale et les tensions mondiales.



Dept. of External Affairs
Min. des Affaires extérieures

Le Directeur général,
Geoffrey Pearson

SEP 16 1986

RETURN TO DEPARTMENTAL LIBRARY
RETOURNER A LA BIBLIOTHEQUE DU MINISTERE

43-243-457

TABLE DES MATIÈRES

I. Introduction	1
II. La stratégie soviétique et les Caraïbes	5
1. Méthodologie	5
2. Objectifs	6
III. La politique soviétique dans le bassin des Caraïbes	21
1. Le Mexique	22
2. Cuba	27
3. Le Venezuela	37
4. Le Salvador	51
5. Le Nicaragua	54
IV. Conclusion	68
V. Répercussions	71

**La rivalité entre
les superpuissances
et
la politique soviétique dans
le bassin des Caraïbes**

par
S.N. MacFarlane

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I. Introduction	1
II. La stratégie soviétique et les Caraïbes	5
1. Méthodologie	5
2. Objectifs	6
III. La politique soviétique dans le bassin des Caraïbes	21
1. Le Guatemala	22
2. Cuba	27
3. Le Nicaragua	37
4. Le Salvador	51
5. La Grenade	54
IV. Conclusion	68
V. Répercussions	71

Le présent document constitue une analyse de la nature et des incidences politiques de l'intervention soviétique dans la crise qui secoue le bassin des Caraïbes. Nous pensons que les agissements de l'Union soviétique, qu'ils se manifestent directement ou

¹ Ronald Reagan, discours aux États-Unis, à l'ambassade d'Arthur Schlesinger dans "Foreign Affairs", vol. 31, no 1, p. 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

I.

INTRODUCTION

Ne nous faisons pas d'illusions. L'Union soviétique est à l'origine de tous les troubles existant actuellement. Si elle ne jouait pas à ce jeu-là, il n'existerait aucune région de tensions dans le monde.¹

La crise qui sévit dans le bassin des Caraïbes (c'est-à-dire les îles de la mer des Antilles et les États du littoral) a jusqu'à présent fait des dizaines de milliers de victimes dans le cadre des affrontements civils entre la gauche et la droite; les réfugiés se font de plus en plus nombreux à l'intérieur des pays mêmes et au-delà de leurs frontières respectives, et ce problème touche des millions d'individus. Enfin, la crise a disloqué l'économie déjà fragile d'un certain nombre d'États de la région. Elle a provoqué un renforcement progressif mais sensible du rôle militaire américain dans les conflits régionaux et de l'aide secrète que les États-Unis apportent aux Nicaraguayens anti-sandinistes. Il n'est pas exclu que des unités régulières américaines interviennent directement, soit pour soutenir le Salvador, soit pour faire opposition au régime nicaraguayen. Cette hypothèse créerait des problèmes politiques graves aux États-Unis mêmes et compromettrait leurs relations avec leurs alliés, y compris le Canada. S'ils en venaient à s'enliser dans un pareil conflit, les États-Unis pourraient être fortement tentés, selon les propos de M. Alexander Haig, de "s'attaquer à la racine du mal", c'est-à-dire à Cuba. Une telle mesure risquerait à son tour d'entraîner une intervention militaire directe des Soviétiques dans la région, ou des actions de représailles ailleurs dans le monde et, par là même, un affrontement entre les deux superpuissances et une escalade de la tension. C'est pourquoi il est urgent que les décideurs et les analystes en matière de stratégie mais aussi les groupes informés du public, se penchent sérieusement sur la question. C'est en outre un problème qui concerne directement non seulement les pays de la région et les États-Unis, mais encore les alliés de ces derniers.

Le présent document constitue une analyse de la nature et des incidences politiques de l'intervention soviétique dans la crise qui secoue le bassin des Caraïbes. D'aucuns pensent que les agissements de l'Union soviétique, qu'ils se manifestent directement ou

¹ Ronald Reagan, d'après une citation d'Arthur Schlesinger dans "*Foreign Policy and the American Character*", *Foreign Affairs* n° 62 (hiver 1983), p. 3.

par l'intermédiaire de tiers comme Cuba et le Nicaragua, sont la principale cause de l'instabilité et de la violence dans la région. Selon ces observateurs, les problèmes qui déchirent les Caraïbes ne sont qu'un aspect de la menace stratégique globale que les Soviétiques font peser sur les États-Unis et la civilisation occidentale, les pays de la région figurant sur une liste d'objectifs que l'URSS se propose d'atteindre pour étendre son influence et son pouvoir et se rapprocher peu à peu du territoire américain. Les conflits sévissant dans cette partie du monde s'incrivent dans une perspective Est-Ouest plutôt que Nord-Sud, et ils ont en outre un caractère éminemment local. Les propos du président Reagan cités au début illustrent ce genre d'interprétation, tout comme ceux de l'ancien Secrétaire d'État, M. Haig, d'après qui l'issue de cette confrontation Est-Ouest est en train de se décider au Salvador. Une troisième interprétation, celle du sénateur Helms, veut que le Nicaragua soit la première étape d'un plan devant permettre à l'URSS de conquérir les États-Unis. Voici ce que disait M^{me} Jeane Kirkpatrick en 1980 :

La détérioration de la position américaine dans l'hémisphère a rendu le pays gravement vulnérable là où il était fort et elle risque de l'obliger (fait sans précédent) à se défendre contre tout un réseau de bases soviétiques déployées sur son flanc sud, de Cuba à l'Amérique centrale.²

D'un autre côté, voici ce que déclarait dans une publication récente M. Howard Wiarda, un des plus éminents spécialistes de l'Amérique centrale aux États-Unis : "Malgré tout ce qu'on affirme, personne ne croit vraiment que les troubles [d'Amérique centrale] soient dus principalement à l'action de l'Union soviétique."³ Même si, avec le temps, l'administration Reagan a affiné sensiblement son analyse des problèmes régionaux, il est difficile d'accepter sans réserve cette généralisation. Ainsi que l'a fait remarquer M. Robert Packenham à propos de la doctrine américaine concernant le tiers-monde, "les discours correspondent souvent à la réalité".⁴ Et même si l'on admet que ce genre d'argument n'a qu'un but rhétorique, il a malgré tout des effets politiques importants et pernicious. Si le public en vient à penser que l'instabilité de la région résulte des

² Jeane Kirkpatrick, "US Security and Latin America", sous la direction de H. Wiarda, dans *Rift and Revolution* (Washington: AEI, 1984), p. 329. Cet essai a paru à l'origine dans *Commentary* (janvier 1981).

³ H. Wiarda, "The Origins of the Crisis", *ibid.*, p. 18.

⁴ R. Packenham, *Liberal America and the Third World* (Princeton: Princeton University Press, 1973), p. xix.

agissements de l'Union soviétique et qu'une victoire de l'adversaire menacerait sérieusement la sécurité nationale, il sera difficile de se retirer des conflits régionaux ou d'accepter des changements de régime défavorables. Toute position en faveur du désengagement ou de la non-intervention risquera d'être perçue comme l'incapacité de défendre les intérêts vitaux supposément en jeu. Autrement dit, ceux qui emploient un tel discours risquent d'être pris à leur propre piège. Il favorise l'enlisement et réduit les possibilités de désengagement.

On entend aussi souvent dire, chez les libéraux américains, les groupes radicaux de la région et les commentateurs soviétiques, que l'URSS n'est aucunement l'instigatrice des conflits dans les Caraïbes. Pour eux, l'instabilité s'explique par des facteurs socio-économiques internes, et l'agitation révolutionnaire découle tout naturellement d'énormes injustices dans la répartition des terres et des revenus, injustices qui s'accroissent toujours avec le temps. Dans une telle conjoncture, les masses n'ont aucun intérêt à maintenir le statu quo et elles sont disposées à se rallier aux radicaux qui leur promettent des changements fondamentaux; elles sont même impatientes de le faire. S'il est un élément extérieur susceptible d'avoir déstabilisé la région, ce sont bien les États-Unis qui ont imposé à ces pays des relations commerciales et financières inéquitables et ruineuses, et qui ont apporté un soutien politique et militaire à des régimes installés pour perpétuer l'exploitation des masses et l'assujettissement des pays à des puissances étrangères.

Toujours selon ces observateurs, l'aide soviétique et cubaine accordée aux forces révolutionnaires a été sporadique et insignifiante et elle a résulté en grande partie du soutien accordé par les Américains aux troupes contre-révolutionnaires. Ainsi, prétendre que les bouleversements sociaux découlent des visées expansionnistes de l'URSS et de Cuba équivaut simplement à un prétexte qu'invoquent les États-Unis pour justifier leur ingérence permanente dont l'objet est de maintenir leur hégémonie politique, économique et militaire. Même si l'Union soviétique cherchait à s'installer dans la région et qu'elle y parvint, cela ne constituerait pas pour les États-Unis une menace stratégique inquiétante, si l'on prend les éléments suivants en considération :

- a. en matière d'armements classiques, les Américains restent supérieurs dans la région et pourraient supprimer rapidement les forces et les bases soviétiques;

- b. les voies de communication entre l'Union soviétique et la région sont très étendues et vulnérables;
- c. tout conflit auquel participeraient les États-Unis et l'URSS prendrait rapidement une telle ampleur que les installations non nucléaires existant dans la région n'auraient plus aucune utilité.

Ces deux thèses opposées correspondent aux deux extrêmes d'un vaste éventail d'opinions sur le rôle de l'Union soviétique dans les Caraïbes et sur l'importance de ce rôle. La plupart des analystes de la politique soviétique adoptent une position intermédiaire; tout en reconnaissant que les causes profondes de la crise sont d'origine locale et de nature socio-économique, ils estiment que l'intervention soviétique et cubaine (aide financière, technique, militaire et structurelle accordée aux forces révolutionnaires anti-américaines) constitue un facteur important dont il faut tenir compte et qui accélère la transformation du processus révolutionnaire en une guerre civile. Les analyses diffèrent cependant quant à l'importance relative qu'elles attribuent aux causes internes et externes de la crise et quant à la gravité de la menace que ces interventions extérieures représentent pour les États-Unis.

La présente étude a pour but d'éclairer le débat à partir des quatre questions suivantes :

1. Comment l'Amérique centrale s'inscrit-elle dans la stratégie adoptée par l'Union soviétique à l'égard du tiers-monde ?
2. Quels enseignements peut-on tirer de l'évolution que l'engagement soviétique a suivie dans cette région ?
3. Comment se caractérise l'engagement soviétique actuel dans les Caraïbes et quelle en est l'ampleur ?
4. Comment les politiques soviétiques évolueront-elles, si l'on se fie au passé et à la conjoncture actuelle ?

On se rendra rapidement compte, à la lecture de ce document, que, pour l'auteur, il est impossible de comprendre la nature et l'évolution des interventions soviétiques dans la région sans se référer à la politique qu'y mènent les États-Unis. C'est pourquoi, si le but premier de ce dossier est d'analyser la stratégie soviétique dans les Caraïbes, nous y accordons aussi beaucoup d'attention à l'action américaine.

II.

LA STRATÉGIE SOVIÉTIQUE ET LES CARAÏBES

1. Méthodologie

Pour bien saisir la place qu'occupent les Caraïbes dans la politique soviétique, il faut d'abord examiner les grandes considérations stratégiques qui déterminent la politique menée par l'Union soviétique dans l'ensemble du tiers-monde. Le terme "stratégie" désigne une gamme de principes généraux selon lesquels un pays s'efforce de réaliser ses objectifs fondamentaux. La stratégie adoptée par chaque pays dépend de divers facteurs. Il s'agit, premièrement, des objectifs visés et, deuxièmement, des moyens dont on dispose. Enfin, divers phénomènes internes et externes influent aussi sur la liberté de mouvement du pays en question et sur les moyens qu'il peut employer pour atteindre ses objectifs. Par le mot "stratégie" donc, on entend la méthode mise en oeuvre par un État pour parvenir à ses fins, compte tenu des instruments dont il dispose et des contraintes géographiques.

L'analyse de la stratégie soviétique pose plusieurs problèmes de méthodologie. Les sources de renseignements qui nous éclairent sur cette stratégie sont de deux sortes : les écrits d'auteurs soviétiques et les actions de l'URSS. L'utilité des sources soviétiques est sujette à caution, étant donné que les publications de ce pays subissent une censure formelle et informelle. Il est souvent difficile de savoir s'il s'agit de documents rédigés dans un but de propagande ou de désinformation ou à des fins d'analyse et d'information pure. Il est quasiment impossible d'effectuer librement des entrevues ou de consulter les archives pour obtenir les renseignements de base nécessaires.

Cela a conduit de nombreux observateurs occidentaux à juger les motivations et la stratégie de l'Union soviétique d'après ses actions dans le tiers-monde. Or, lorsqu'on s'en tient ainsi à un seul groupe de données, il est souvent possible de tirer des conclusions très différentes mais de toute évidence également valables, à propos des intentions de l'URSS.

Il n'existe aucun moyen facile de surmonter ces problèmes de méthodologie. Il apparaît finalement ici que la meilleure façon d'analyser la stratégie soviétique dans le tiers-monde consiste à accorder une attention égale tant aux déclarations qu'aux comportements. Les actes de l'URSS permettent, dans une certaine me-

sure, de mesurer la signification et la validité des propos qu'elle tient. Les analyses politiques et sociales effectuées en URSS, en particulier celles qui paraissent en russe dans des publications destinées surtout à des auditoires spécialisés du pays, permettent de se faire une idée du cadre analytique et des règles qui déterminent la politique étrangère soviétique.⁵

2. Objectifs

Au début et au milieu des années 1970, il était de bon ton de dire que l'idéologie influait moins sur le comportement politique de l'URSS, que celle-ci jouait désormais un véritable rôle sur la scène internationale et qu'elle était devenue un pays comme les autres. Cependant, ses interventions dans le tiers-monde au milieu et à la fin des années 1970 remirent en question l'idée selon laquelle sa politique étrangère avait perdu de son caractère fondamentalement dynamique, révolutionnaire et agressif. D'aucuns estimèrent dès lors, contrairement à d'autres, que l'URSS était restée un acteur essentiellement révolutionnaire sur la scène mondiale, qu'elle posait aux Occidentaux un défi d'envergure universelle et que, pour des raisons historiques et idéologiques, elle était un pays fondamentalement expansionniste.⁶ Le but de l'Union soviétique, dont les capacités croissaient sans cesse, était de braver les Occidentaux dans le monde entier sans tenir compte des sphères d'influence existantes.⁷ On jugea utopique, sinon dangereuse, l'idée selon laquelle l'Union soviétique pourrait, dans certaines circonstances, rechercher la stabilité plutôt que le changement, ou s'efforcer de trouver un terrain d'entente avec les Occidentaux dans le tiers-monde au lieu de viser à les supplanter. On estimait peu vraisemblable que l'URSS puisse décider de faire preuve de retenue unilatéralement.

Lorsqu'on examine la politique extérieure soviétique, on s'aperçoit que ces deux propositions comportent des failles. La coexistence pacifique, telle que l'ont conçue les auteurs et les décideurs sovié-

⁵ À propos de l'importance de la littérature soviétique spécialisée concernant l'Amérique latine, on lira un article intéressant de Jerry Hough intitulé "The Soviet Debate on Latin America", publié dans *Latin American Research Review*, tome XVI, n° 1, p. 124 à 143.

⁶ Z. Brzezinski, "The Soviet Union: Her Arms, Problems and Challenges to the West", dans *The Conduct of East-West Relations in the 1980s*, 1^{re} partie, Adelphi Paper n° 189 (Londres : IISS, 1984), pp. 3 à 5. R. Pipes, "Détente: Moscow's View", reproduit sous la direction de E. Hoffmann et F. Fleron, dans *The Conduct of Soviet Foreign Policy* (New York: Aldine, 1980), pp. 356, 358 et 359.

⁷ H. Gelman, *The Brezhnev Politburo and the Decline of Détente* (Ithaca, N.Y.: Cornell University Press, 1984), p. 207.

tiques, a toujours combiné des éléments de coopération et de conflit. Elle n'a jamais supposé l'abandon de la "lutte des classes" contre les puissances capitalistes ni la reconnaissance d'un statu quo international. Voici comment le plus grand théoricien soviétique définissait ce concept en 1979 :

La coexistence pacifique, c'est l'association dialectique, la combinaison d'activités de concurrence et de coopération par des États possédant des régimes sociaux différents . . . La politique de coexistence pacifique n'a rien de commun avec le maintien du statu quo social. Cette politique — et c'est là ce qui fait sa force — procède des éléments objectifs de l'évolution historique; elle s'explique par le besoin inévitable de lutter contre l'exploitation et l'inégalité aussi longtemps qu'elles existent dans le monde.⁸

D'un autre côté, l'expérience permet difficilement d'affirmer que la politique soviétique dans le tiers-monde est carrément maximaliste, expansionniste et conforme au principe du "tout ou rien". Même si cela peut être vrai à tout prendre, les décideurs soviétiques ont fait preuve d'une très grande souplesse en adaptant leur tactique à leurs capacités et à la conjoncture intérieure et internationale. De plus, les Soviétiques ont ailleurs des sujets de préoccupation plus graves que la plupart de ceux se rapportant aux pays du tiers-monde. L'URSS ne s'est jamais vraiment intéressée aux pays du tiers-monde situés en dehors de sa sphère d'influence, auxquels elle n'a finalement accordé qu'un faible degré de priorité. Cela ressort assez clairement, par exemple, des débats menés actuellement en Union soviétique sur l'aide économique à consentir à ses alliés du tiers-monde. Nombreux sont ceux selon qui l'URSS ne peut sacrifier sa propre croissance économique au profit de celle du tiers-monde. Les analystes soviétiques reconnaissent qu'il y a un choix à faire entre préserver l'équilibre militaire mondial et financer la révolution dans le tiers-monde, et ils soutiennent qu'il faut accorder la préséance au premier membre de cette alternative.⁹

Le comportement soviétique est fonction d'un ensemble complexe d'objectifs, dont certains sont communs à tous les pays et d'autres, propres à l'URSS. Tout d'abord, comme tout pays vivant dans un

⁸ N. Inozemtsev, "Policy of Peaceful Coexistence: Underlying Principles", dans *Soviet Policy of Peace* (Moscow: Academy of Sciences, 1979), pp. 26-27.

⁹ T. Zamostny, *Moscow and the Third World: Recent Trends in Soviet Thinking*, *Soviet Studies* XXXVI, n° 2 (avril 1984), pp. 230-231.

monde anarchique caractérisé par une pénurie endémique des ressources, l'Union soviétique connaît des problèmes de sécurité. Bon nombre de ses actions dans le monde semblent s'expliquer par le désir d'accroître son pouvoir au détriment de ses adversaires. Il en serait probablement ainsi, même si ses dirigeants adhéraient à une autre idéologie.

Dans le cas de l'Union soviétique, ces problèmes de sécurité sont aggravés par des facteurs idéologiques et historiques lui étant propres. Si l'on excepte l'époque reculée où la Russie a subi les incursions sanglantes d'armées venues de l'Est et de l'Ouest, le régime soviétique et la population du pays ont connu, depuis la révolution de 1917, deux invasions particulièrement dévastatrices. Ces événements, ainsi que les pertes affectives, matérielles et humaines qu'ils ont entraînées, ont profondément marqué l'Union soviétique. La culture politique soviétique traduit un sentiment qui, ancré dans le cœur du peuple, lui fait crier "plus jamais", et ce syndrome accentue ce souci de la sécurité nationale.

Au delà de tout cela, la théorie marxiste-léniniste affirme que, pendant la transition du monde vers le communisme, il y aura inévitablement un affrontement entre les régimes socialiste et capitaliste. Dans cet esprit, voici des propos de Lénine qu'un chroniqueur militaire soviétique citait récemment :

Les relations entre les peuples et tout le système mondial des États sont définies par la lutte que mène un petit groupe de pays impérialistes contre le régime et les États soviétiques, à la tête desquels se trouve la Russie soviétique.¹⁰

Cette théorie de l'hostilité permanente entre les deux modèles sociaux — théorie qui, d'après les Soviétiques, s'est trouvée confirmée par l'intervention de l'Entente entre 1919 et 1922, par la Seconde Guerre mondiale et par la Guerre froide — a inspiré la diplomatie de l'URSS depuis la révolution et renforce d'autant plus chez elle l'obsession de la puissance militaire. C'est ainsi que des facteurs historiques et idéologiques particuliers se combinent à des

¹⁰ Col. S. Gusarevich, "KPSS ob anti-sotsialisticheskoi blokovoï politike imperializma" ("Réflexions du Parti communiste d'URSS sur les politiques impérialistes du bloc anti-socialiste"), *Voenna-istoricheskii zhurnal* (Journal d'histoire militaire) (1981), n° 4, p. 4. Ce journal est une revue d'enseignement militaire réputée qui s'adresse aux officiers et dont le but est de les éclairer sur des questions historiques et doctrinales.

éléments systémiques généraux pour donner une conception soviétique de la sécurité nationale qu'on peut qualifier pour le moins d'extrême.

Il ressort de cette vision bipolaire du monde que les États-Unis représentent la plus grande menace potentielle, sinon réelle, pour l'URSS. Il n'est donc pas très surprenant que celle-ci soit engagée contre les États-Unis dans une lutte stratégique à l'échelle du globe et que, dans l'ensemble, sa politique étrangère semble viser à affaiblir leur influence et leur position dans le monde entier. Étant donné que les États-Unis dominent le monde depuis longtemps et que l'Union soviétique est arrivée relativement tard sur la scène politique internationale, le comportement soviétique dans le tiers-monde en particulier s'est caractérisé par un révisionnisme marqué. Paradoxalement donc, des motivations qui étaient essentiellement défensives à l'origine ont favorisé la mise sur pied d'une stratégie mondiale offensive dirigée contre les États-Unis.

Le rôle de l'idéologie dans la formulation de la politique étrangère soviétique présente d'autres aspects qui viennent renforcer une telle stratégie. L'idéologie constitue non seulement un prisme au travers duquel se font les analyses, mais elle sert aussi à orienter l'action même. Dans la mesure où le fondement du marxisme-léninisme est pris au sérieux, il favorise une attaque systématique contre les intérêts occidentaux partout dans le monde. Cependant, il existe suffisamment de faits, comme nous l'avons déjà vu, pour qu'on puisse se demander jusqu'à quel point le comportement de l'Union soviétique s'inspire de son engagement à promouvoir la révolution dans le monde. En revanche, cet engagement compte peut-être davantage en tant que moyen d'asseoir la légitimité du régime soviétique et l'autorité de ses dirigeants. Pour justifier sa domination sur l'Union soviétique, les restrictions politiques et économiques qu'il fait subir à la population du pays et son rôle de chef parmi les divers partis communistes et d'autres "forces progressistes", le régime prétend posséder une théorie scientifique du développement humain et une vocation révolutionnaire qui lui permettront d'accélérer le mouvement de l'histoire vers son issue inéluctable. C'est pourquoi cette justification de la légitimité du régime perd de sa valeur auprès des partisans de ce dernier lorsqu'il s'abstient de soutenir des causes révolutionnaires. Faute de progresser vers l'objectif ultime, le Parti doit faire face à une remise en question de son fondement théorique.

On pourrait dire la même chose à fortiori des revers de fortune qu'ont connus les révolutionnaires que l'Union soviétique a décidé

d'appuyer. Cette érosion du pouvoir mine non seulement le système politique à sa base, mais elle expose aussi ses dirigeants aux critiques idéologiques formulées par leurs rivaux dans l'oligarchie du parti. Ainsi, toutes choses étant égales par ailleurs, le raisonnement suivi en URSS pour assurer la légitimité du régime sert à justifier le soutien qu'elle accorde aux positions radicales anti-occidentales adoptées dans le tiers-monde et rend les dirigeants soviétiques extrêmement sensibles aux revers de fortune de leurs alliés dans ces régions. Fait significatif à cet égard, lorsque l'Union soviétique a déployé des forces dans des pays du tiers-monde en prévision ou à l'occasion de conflits armés, par exemple au moment de la guerre d'usure en Égypte (1969–1970), en Afghanistan depuis 1979 et en Syrie depuis 1982, elle l'a fait pour défendre des régimes établis, exposés à des menaces, et non pour lancer de nouveaux défis aux Occidentaux. Dans la mesure où l'idéologie sert en grande partie à établir la légitimité du régime soviétique, elle favorise la concurrence avec les Occidentaux dans le tiers-monde.

De nombreux auteurs estiment toutefois que l'idéologie a perdu de son importance dans ce contexte, car rares sont ceux qui, en Union soviétique, prennent au sérieux les engagements qu'elle prescrit. Pour Thomas Wolfe, par exemple, elle a cédé la place au nationalisme.¹¹ Mais le nationalisme russe a les mêmes effets, qu'il soit perçu comme un engagement fondamental des dirigeants ou qu'il serve à consolider davantage la légitimité du régime. Dans le cas de l'Union soviétique, la fierté nationale semble fondée sur la présence et la manifestation de la puissance militaire et sur la recherche de l'égalité militaire et par conséquent (selon les Soviétiques) diplomatique. Diverses déclarations des dirigeants russes¹² et l'évolution que connaît le rôle des forces soviétiques¹³ portent à croire que, pour l'URSS, la recherche de cette égalité nécessite notamment la participation active aux conflits dans le tiers-monde et à leur règlement. Tout comme dans le cas de l'idéologie, le maintien des positions établies est aussi important, sinon plus, que l'expansion de l'influence et du prestige soviétiques; c'est une façon de préserver la dignité nationale contre les dommages allant de pair avec les graves revers de fortune. Il convient en passant de

¹¹ T. Wolfe, "Soviet Global Strategy", dans *The Soviet Impact on World Politics* (New York: Hawthorne, 1974), p. 228, sous la direction de K. London.

¹² L. Brezhnev, (1970), cité par R. Kolkowicz, "The Military and Soviet Foreign Policy" dans *Soviet Foreign Policy in the 1980's* (New York: Praeger, 1982), p. 17, sous la direction de R. Kanet. Voir aussi A. Gromyko (*Pravda* du 4 avril 1971).

¹³ A. Grechko, "Rukovodyashchaya Rol' KPSS Stroitel'stve Armii Razvitogo Sotsialisticheskogo Obshchestva", *Voprosy Istorii KPSS* (Questions sur l'histoire du PCUS) (1974), n° 5, p. 39.

signaler que depuis Khrouchtchev, les difficultés que suppose l'abandon d'engagements déjà pris ont rendu l'Union soviétique peu disposée à en contracter de nouveaux lorsqu'elle doutait qu'elle pût les respecter. Là encore, les principaux adversaires de l'Union soviétique sont les États-Unis, tant du point de vue national qu'idéologique. Les dirigeants soviétiques ont tendance à mesurer leurs propres résultats par rapport à ceux des États-Unis, et le rôle du nationalisme en tant que déterminant des politiques prendra sans doute beaucoup d'importance là où les intérêts soviétiques et américains se trouveront face à face.

Enfin, on ne peut considérer l'extension de la puissance soviétique dans les pays du tiers-monde — qu'elle ait pour but de désamorcer ou de contrer les menaces occidentales ou qu'elle s'explique par des raisons idéologiques ou nationales — sans aborder un autre aspect de la politique menée par l'URSS dans ces pays. Pour asseoir sa puissance militaire dans des régions éloignées, l'URSS doit se doter de l'infrastructure appropriée : bases navales, privilèges portuaires, bases aériennes ou droits d'atterrissage, installations de stockage, et le reste. Cette infrastructure doit être suffisamment proche des zones de déploiement pour accroître au maximum l'efficacité des forces engagées. La mise en place et l'entretien d'une présence militaire importante dans le tiers-monde nécessitent le maintien de relations étroites avec des pays ayant la capacité d'accueil voulue.

La stratégie de l'URSS au tiers-monde n'est toutefois pas uniquement déterminée par ses motivations. Elle ne se définit pas d'elle-même, mais elle est façonnée par toute une gamme de contraintes internes et externes. Tout d'abord, il manque à l'Union soviétique un éventail de moyens suffisamment étendu et varié pour réaliser ses objectifs dans le tiers-monde. On a pu constater un affaiblissement de l'idéologie en tant qu'instrument de la mise en oeuvre des politiques, à mesure que la révolution soviétique a perdu de son élan et que l'utilité du modèle soviétique en tant que stratégie de développement économique a été remise en question. L'aptitude de l'Union soviétique à employer des instruments économiques (aide et échanges commerciaux) pour parvenir à ses fins est, d'une façon générale, fortement limitée par la structure de son économie (manque d'excédents et de certains produits sous un régime de plein emploi planifié), par sa faible puissance économique en comparaison de son principal rival, par la place relativement insignifiante qu'elle occupe sur les marchés mondiaux du commerce et de la finance (notamment en ce qui concerne le Sud) et par la non-convertibilité de sa monnaie. Plus exactement, l'économie sovié-

tique n'est pas constante. Au début et au milieu des années 1960, et encore plus nettement à la fin des années 1970 et au début des années 1980, l'URSS a fait face à de graves problèmes relativement à la répartition des ressources et elle a enregistré un taux de croissance désastreux. Dans de telles circonstances, la marge de manoeuvre est fort étroite. En outre, les Soviétiques ont appris qu'il peut être extrêmement coûteux d'essayer de resserrer les liens avec le tiers-monde et d'autres régimes par le biais de moyens économiques.¹⁴

Même si ses liens diplomatiques et culturels avec le tiers-monde se sont énormément élargis au cours des trente dernières années, l'Union soviétique est malgré tout moins à même que les Occidentaux d'utiliser la diplomatie pour parvenir à ses fins, car elle ne possède pas avec les élites du tiers-monde les affinités historiques et culturelles dont bénéficient les anciennes puissances coloniales et les États-Unis. Certaines opérations engagées pour renforcer ces liens, dans le domaine de l'éducation par exemple (songeons à la création de l'université Patrice Lumumba), se sont souvent soldées par des échecs, car elles exposent directement les élites du tiers-monde aux aspects les moins attrayants de la société soviétique. Le relatif insuccès de ces tentatives a conduit l'URSS à mettre davantage l'accent sur ses relations avec des groupes qui contestent les élites et avec les factions révolutionnaires luttant pour transformer fondamentalement le statu quo politique et économique des sociétés des pays en développement. Cette tactique, fondée sur l'idéologie, a compliqué encore davantage l'établissement de relations profitables et durables avec les régimes du tiers-monde.

Dans une telle conjoncture, il n'est pas surprenant que la stratégie soviétique dans le tiers-monde repose tant sur des moyens militaires : transferts d'armements, instruction, soutien logistique accordé aux activités militaires des pays partenaires et, à l'occasion, déploiement de troupes soviétiques dans le cadre d'affrontements terrestres ou d'opérations de dissuasion, de commandement et de contrôle. Ce recours à la puissance militaire n'a cessé de prendre de l'ampleur avec le temps, ainsi qu'on peut le constater en comparant l'aide militaire à l'aide économique, cette dernière ayant diminué

¹⁴ Au début des années 1980, l'aide soviétique au Viet Nam et à Cuba coûtait au total entre 11 et 18 millions de dollars US par jour. Ces chiffres sont tirés du mémoire de S. Simon intitulé "*The Superpower in Southeast Asia: A Security Assessment*" (présenté en 1984 à une réunion de l'*International Studies Association*, à Atlanta, Géorgie), pp. 19-20.

constamment depuis le début des années 1960.¹⁵ De même, cette réalité est évidente du fait que l'Union soviétique a décidé de se doter d'une force classique polyvalente capable d'intervenir à des distances considérables. Enfin, l'évolution que connaît la doctrine militaire classique de l'Union soviétique montre que celle-ci hésitera moins à intervenir directement dans le tiers-monde, et c'est également ce qui ressort des changements observés dans les méthodes militaires soviétiques, changements qui se manifestent principalement de trois façons :

1. la présence plus ou moins permanente de forces navales soviétiques dans l'Est de la Méditerranée, dans l'océan Indien, dans le sud de la mer de Chine et dans la mer des Antilles;
2. la vente d'armes de plus en plus perfectionnées à des pays amis du tiers-monde, tels que la Libye, l'Algérie, la Syrie, l'Inde, le Viet Nam et Cuba; et
3. le recours croissant à des forces soviétiques dans les conflits du tiers-monde.

En général, l'influence des intervenants extérieurs sur la scène politique au tiers-monde dépend de leur aptitude à satisfaire aux besoins de leurs clients. Compte tenu de l'éventail limité de ses possibilités, l'Union soviétique attirera surtout les groupes participant ou prévoyant participer à un conflit. Autrement dit, les conflits sévissant dans le tiers-monde offrent à l'Union soviétique des occasions qu'elle est à même de saisir. En outre, dans la mesure où l'influence de l'URSS dépend des besoins de ses clients en matière d'aide militaire, elle a généralement intérêt à ce que l'instabilité et les conflits régionaux se prolongent, car c'est cette conjoncture même qui crée les besoins. Il ne faut cependant pas en conclure qu'il n'existe pas de situations où l'instabilité présente moins d'intérêt pour l'Union soviétique. Cela nous amène au dernier thème de notre étude : l'influence des contraintes extérieures sur le comportement soviétique dans le tiers-monde.

Tout d'abord, la nécessité d'aider les pays socialistes frères intensifie les difficultés économiques intérieures de l'URSS. On a déjà cité Cuba et le Viet Nam (voir la note 14), mais l'URSS a aussi, à l'occasion, apporté une aide économique considérable à certains

¹⁵ De 1955 à 1964, le ratio entre l'aide économique et l'aide militaire s'établissait à environ 60 p. 100; il est tombé à 34 p. 100 de 1965 à 1974, puis à 26 p. 100 de 1975 à 1979. Extrait des statistiques présentées par Gu Guan-fu dans "Soviet Aid to the Third World: an Analysis of Its Strategy", *Soviet Studies* XXXV (1983), n° 1, pp. 72 à 74.

pays de l'Europe de l'Est.¹⁶ Cela limite sa capacité d'intervention ailleurs. De plus, des problèmes politiques au sein du bloc de l'Est (ceux qui existent en Pologne depuis 1980, par exemple) attirent l'attention des décideurs étrangers sur des questions concernant l'URSS de très près. Et la situation existant dans le tiers-monde pèse elle aussi sur la stratégie soviétique. Chaque fois que l'URSS est intervenue dans des conflits au tiers-monde, elle avait estimé avoir de bonnes chances d'y gagner quelque chose d'important sans risquer de subir de lourdes pertes (voir ci-dessous). De telles occasions n'ont pas été particulièrement nombreuses depuis l'invasion de l'Afghanistan. Rares ont été les occasions aussi attrayantes que celles s'étant présentées dans le Sud et la Corne de l'Afrique. L'apparente modération de l'Union soviétique dans le tiers-monde, au cours des années 1980, est peut-être attribuable en grande partie à la rareté des "bonnes occasions".

Il y a aussi les contraintes régionales qu'impose à la stratégie soviétique le nationalisme des puissances locales avec lesquelles l'URSS doit traiter pour parvenir à ses fins. Le particularisme national, même celui des États marxistes-léninistes avoués, et le caractère imprévisible des pays en question constituent des éléments d'incertitude et de risque dans les cas où les Soviétiques n'occupent pas effectivement le territoire et ne le tiennent pas sous leur coupe. C'est ce qu'a clairement montré l'expulsion des Soviétiques hors d'Égypte et de Somalie vers le milieu des années 1970.

Les risques que l'Union soviétique court en intervenant sur la scène politique du tiers-monde ne sont cependant pas dus uniquement aux humeurs de ses clients, mais aussi aux réactions des États-Unis face à son activisme. Il est évident que les Américains constituent le principal obstacle à la politique soviétique en Asie, en Afrique et en Amérique latine. Cet effet de contrainte exercé par les États-Unis s'exprime de diverses façons. Tout d'abord, en s'attaquant à ce que les Américains considèrent comme étant leurs intérêts vitaux, l'URSS risque de provoquer des affrontements et une escalade susceptibles d'annuler, et de loin, tout avantage qu'elle pourrait obtenir par son action. Les auteurs soviétiques sont très conscients de ce danger et ils multiplient dans leurs ouvrages les références aux "points chauds" du tiers-monde et à la possibilité que des conflits locaux dégénèrent en guerre généralisée.¹⁷

¹⁶ Selon des estimations récentes, l'aide soviétique accordée aux pays satellites d'Europe de l'Est (soutien des prix et crédits, principalement) s'élèverait à 55 millions de dollars US par jour. Simon (note 14), p. 20.

¹⁷ S. Neil MacFarlane, "The Soviet Conception of Regional Security", *World Politics*, XXXVII (1985), n° 3, p. 309.

En second lieu, la politique de défense américaine peut entraîner l'Union soviétique dans des dépenses qui l'empêchent de consacrer des ressources considérables à des causes moins importantes. Par exemple, des auteurs soviétiques expriment actuellement l'avis que l'accroissement des arsenaux américains crée en URSS des tensions du fait que la répartition des ressources y est complètement déséquilibrée en faveur de la défense. De plus, comme l'URSS doit s'efforcer de ne pas perdre de terrain sur les Américains, elle est d'autant moins en mesure d'aider les pays du tiers-monde.¹⁸

En troisième lieu, la concurrence soviéto-américaine au tiers-monde peut avoir des répercussions sur l'ensemble des relations entre les deux superpuissances et contrecarrer la réalisation d'autres objectifs soviétiques, tels que la détente économique et la limitation des armements, même si l'URSS nie qu'il y ait un rapport entre ces diverses réalités. Il est évident que les analystes soviétiques des années 1970 n'ont tout simplement pas saisi la notion d'intégration présente dans la doctrine et la politique étrangère des États-Unis. Ils pensaient apparemment que les décideurs américains comprenaient, approuvaient et pouvaient mettre en pratique le point de vue de l'URSS selon lequel les aspects clefs de la coopération soviéto-américaine pouvaient être isolés des problèmes du tiers-monde. Pour eux, toutes les affirmations contraires de la part des Américains correspondaient simplement à de vaines tentatives de "milieux réactionnaires" pour saboter un processus de détente amorcé en toute objectivité et, partant, irréversible.¹⁹ On constate actuellement, dans les écrits et dans les actes de l'URSS, qu'elle est désormais plus consciente de la fragilité du processus de détente et des répercussions de son comportement au tiers-monde sur ses relations avec les États-Unis.

L'histoire des années 1970 et du début des années 1980 permet de penser que l'influence inhibitrice du "facteur américain" sur les décisions prises par l'URSS à l'égard des pays du tiers-monde dépend grandement de la façon dont cette dernière perçoit la capacité et la volonté des États-Unis de défendre leurs intérêts dans ces pays et de sévir contre l'Union soviétique dans d'autres domaines où les deux superpuissances sont face à face. On peut expliquer l'activisme soviétique du milieu des années 1970 par un

¹⁸ Voir, par exemple, I. Koshelev, "Ekonomicheskoe Sotrudnichestva SSSR s Afrikanskimi Gosudarstvami", *Narody Azii i Afriki [Peuples d'Asie et d'Afrique]* (1982), n° 2, pp. 8 et 9.

¹⁹ S. N. MacFarlane, *Third World Conflict and Arms Control: The Soviet View of Linkage* (Ottawa : Centre canadien pour le contrôle des armements et le désarmement).

fait que les écrits de l'époque traduisent très clairement : l'URSS estimait que les États-Unis étaient en perte de vitesse, qu'ils n'étaient pas disposés à défendre leurs intérêts et (à cause des réductions du budget de la défense) qu'ils avaient de moins en moins les moyens de ce faire; autrement dit, elle pensait que l'équilibre des forces penchait assez rapidement en faveur du socialisme mondial.²⁰

Aujourd'hui, les auteurs soviétiques sont beaucoup plus sceptiques à ce sujet. Peut-être depuis que l'OTAN a décidé de se réarmer en 1978 et certainement depuis l'élection du président Reagan, ils parlent d'une nouvelle offensive des puissances impérialistes, sous la direction des États-Unis, offensive qui accroît sensiblement les risques de guerre.²¹ Cela laisse supposer que les auteurs soviétiques sont en train de réévaluer la crédibilité américaine et qu'ils mesurent avec plus de circonspection les risques inhérents à l'activisme militaire de l'URSS dans le tiers-monde.

Les intérêts soviétiques ne sont pas homogènes dans toutes les parties du monde. Les risques ne sont pas les mêmes non plus. Le tiers-monde peut être divisé en quatre grands secteurs, si l'on considère les intérêts de l'Union soviétique et les risques courus :

1. les régions présentant un intérêt vital pour l'URSS, mais ne revêtant pas d'importance analogue pour les États-Unis;
2. les régions présentant un intérêt vital pour les États-Unis, mais ne revêtant pas d'importance analogue pour l'URSS;
3. les régions où les deux superpuissances ont des intérêts vitaux;
4. les régions où ni l'une ni l'autre n'a des intérêts importants.

C'est dans les régions des première et troisième catégories que l'Union soviétique a le plus de raisons d'intervenir, et c'est sans doute pourquoi elle accorde autant d'importance, depuis de longues années, aux pays du Moyen-Orient et de l'Asie centrale situés le long de sa frontière méridionale. Les régions de la quatrième catégorie présentent aussi de l'intérêt en ce sens qu'une intervention là-bas n'aurait sans doute pas de graves conséquences (en Afrique portugaise australe, par exemple), mais il serait difficile de justifier l'engagement de moyens importants dans ces pays, étant

²⁰ Voir *Tsentral'nyi Komitet KPSS*, "Postanovlenie Ts. K. KPSS ot 31 yanvarya", *Pravda* (1.ii.77); L. I. Brezhnev, "Velikii Oktyabr' i Progress Chelovechestva", *Pravda* (3.xi.77); *inter alia*.

²¹ Voir à ce sujet l'article de MacFarlane, *op. cit.* (note 17), p. 310.

donné l'improbabilité des résultats. Quant aux régions de la deuxième catégorie, elles peuvent être très tentantes à certains égards, mais elles présentent des risques extrêmement élevés.

C'est précisément cette dernière catégorie qui nous intéresse ici. Dans le contexte historique actuel, l'exemple le plus frappant est celui du bassin des Caraïbes. À la lumière des propos tenus jusqu'ici, deux aspects de la région présentent un intérêt particulier : sa situation géographique et sa vie politique. Tout d'abord, même si elle ne revêt pas d'importance du point de vue de la défense soviétique, des voies de communication extrêmement importantes pour les États-Unis la traversent. En cas de crise, ceux-ci utiliseraient des voies maritimes passant par le golfe du Mexique et la mer des Antilles pour acheminer les renforts et le ravitaillement dont auraient besoin leurs troupes et leurs alliés en Europe. En outre, ils comptent sur le pétrole du Mexique et du Venezuela pour satisfaire à leurs besoins énergétiques, si jamais celui du Moyen-Orient devenait inaccessible. Les mouvements de la Marine américaine entre le Pacifique et l'Atlantique sont grandement facilités du fait que les navires peuvent accéder en toute sécurité au canal de Panama. Mais le flanc sud des États-Unis est mal protégé par les réseaux d'alerte lointaine, et il y existe très peu de moyens de défense aérienne. Les observateurs soviétiques tendent d'ailleurs à reconnaître, avec leurs homologues américains, que la région est importante pour la sécurité des États-Unis; ils disent en effet qu'elle fait partie des "arrières stratégiques" (*strategischeskii tyl'*) de ce pays. L'établissement d'une présence militaire soviétique importante dans la région pourrait avoir des répercussions sensibles sur la sécurité des États-Unis et renforcerait par le fait même la position relative de l'Union soviétique dans le monde. Pour toutes ces raisons, c'est une région très tentante aux yeux de l'URSS.

En deuxième lieu, l'évolution politique de la région a offert dans le passé (avec la révolution cubaine) et offre encore aujourd'hui à l'Union soviétique des occasions d'intervention, lesquelles se font maintenant plutôt rares dans le reste du tiers-monde. Les Soviétiques s'en rendent bien compte, et on le constate dans les allusions assez régulières qu'ils font aux mouvements radicaux de la région

et à leurs victoires, ces mouvements étant à leurs yeux la principale force motrice du "mouvement révolutionnaire mondial" à l'heure actuelle.²²

Il est un autre élément politique dont il faut tenir compte dans le cas des Caraïbes. L'inexistence de liens historiques, culturels et diplomatiques étroits entre l'URSS et les élites du tiers-monde est particulièrement évidente en Amérique centrale. Les régimes de la région ont toujours été mal disposés envers l'Union soviétique, la percevant comme l'instigatrice d'une conspiration internationale dirigée contre eux. De plus, les États-Unis ont vigoureusement découragé l'établissement de liens entre les pays de la région et l'URSS, et cette politique a d'ailleurs donné de très bons résultats jusqu'à très récemment. Il s'ensuit que l'Union soviétique entretient aussi en Amérique latine des liens particulièrement étroits avec les forces révolutionnaires plutôt qu'avec les élites traditionnelles ou plus modérées. En d'autres termes, à cause de la proximité des États-Unis, la région est très tentante pour l'URSS; cependant, non seulement des inclinations idéologiques mais aussi des handicaps historiques obligent l'Union soviétique, dans les efforts qu'elle déploie pour s'implanter dans la région, à nouer des liens avec des éléments décidés à bouleverser le statu quo par le biais de la révolution.

D'un autre côté, la situation géographique des Caraïbes incite beaucoup les décideurs soviétiques à la modération. Tout d'abord, l'éloignement rend difficile le maintien de forces dans la région. L'accès à des bases cubaines atténue un peu le problème, mais encore faut-il assurer le soutien logistique des troupes en empruntant des voies de communication étendues et vulnérables. Cette dernière réalité importe particulièrement lorsqu'il s'agit d'acheminer des renforts en temps de crise. La proximité des États-Unis accentue encore le handicap de l'éloignement. En conséquence, ceux-ci jouissent, dans le domaine des forces classiques, d'une énorme supériorité potentielle, sinon réelle, qu'ils ont manifestée souvent ces dernières années, à l'occasion de manoeuvres ou d'opérations militaires (la Grenade) dans la région. L'Union soviétique

²² G. Kim, par exemple, constate une très nette évolution qualitative dans le processus de libération nationale des années 1970. Les illustrations les plus marquantes en sont les victoires survenues au Viet Nam et au Kampuchea et les "remarquables" succès remportés par les forces révolutionnaires en Amérique latine.

G. Kim, "Sovetskii Soyuz i Natsional'no-Osvoboditel'noe Dvizhenie", *Mirovaya Ekonomika i Mezhdunarodnye Otnosheniya* (Économie mondiale et relations internationales) (1982), n° 9, p. 24.

ne peut rétablir l'équilibre sans affaiblir gravement sa position militaire ailleurs dans le monde. De ce fait, les "postes avancés" qu'elle pourrait installer sur les arrières stratégiques des États-Unis seraient à la fois très vulnérables et assez faciles à supprimer. Ce déséquilibre incite l'URSS à faire preuve de prudence pour ne pas prendre des engagements envers des pays qu'elle se sentirait plus tard obligée de défendre. Il est significatif, à cet égard, que l'Union soviétique ne se soit jamais engagée officiellement à assurer la défense de son allié le plus proche dans la région, à savoir Cuba.²³

De même, l'URSS n'a pris aucun engagement semblable envers le Nicaragua qui, pour elle, n'appartient pas au "groupe socialiste" ni aux "pays socialistes frères". Il n'empêche cependant que les forces armées soviétiques se sont engagées à "défendre les acquis du socialisme".²⁴ Une telle attitude traduit probablement une rectitude doctrinale (le Nicaragua n'étant pas, après tout, un pays socialiste au sens où l'entendent les experts soviétique du marxisme), mais aussi, encore une fois, l'hésitation de l'Union soviétique à prendre des engagements implicites, et encore moins des engagements explicites, qui l'obligeraient, si jamais elle devait les respecter, à capituler ou à opter pour l'escalade. Voilà qui fait particulièrement réfléchir car, étant donné l'importance des intérêts américains dans la région et le fait que l'équilibre des forces y est favorable aux États-Unis, il est probable que ces derniers réagiraient *manu militari* aux provocations soviétiques dans cette partie du monde plus que dans d'autres régions présentant moins d'intérêt à leurs yeux.

En résumé, les Caraïbes présentent beaucoup d'attrait aux yeux de l'Union soviétique pour des raisons stratégiques et idéologiques, et l'effritement progressif des structures politiques en Amérique centrale a créé pour elle un certain nombre d'occasions excellentes d'améliorer sa position stratégique dans la région. En revanche, les

²³ M. Rothenberg "Latin America in Soviet Eyes", *Problems of Communism* (sept.-oct. 1983), p. 3. Cela ne veut pas dire que l'Union soviétique, malgré l'absence de promesse, ne se sentirait pas obligée d'intervenir d'une façon ou d'une autre en cas d'attaque américaine contre Cuba. À cet égard, il convient de noter que les dirigeants soviétiques considèrent Cuba comme un élément à part entière de la communauté des États socialistes.

²⁴ À propos du Nicaragua, les observateurs soviétiques ne sont jamais allés plus loin que de dire (une seule fois, d'ailleurs), dans un numéro de la *Pravda* de 1983, que c'était un "État à orientation socialiste". Aux yeux des Soviétiques, il s'agit là d'une catégorie nettement inférieure à celle des "États socialistes". Voir Robert Leiken, "The USSR and Central America: Great Expectations Dampened?", dans *Central America and the Western Alliance* (New York: Holmes and Meier, 1985), p. 167, sous la direction de Joseph Cirincione.

réalités géographiques désavantageraient énormément les Soviétiques si jamais ils tentaient d'y renforcer leur présence militaire, d'autant plus que toute intervention en ce sens risquerait de valoir à leurs partenaires de la région des représailles militaires intensives de la part des Américains. Les tentations sont grandes, mais il faut aussi compter avec des contraintes et des risques de taille.

III.

LA POLITIQUE SOVIÉTIQUE DANS LE BASSIN DES CARAÏBES

La présente section dresse l'historique du rôle soviétique dans le contexte des crises politiques qui ont secoué cette région. Cinq cas représentatifs sont mis en relief : 1) la montée et la chute du régime de Gustavo Arbenz au Guatemala au début des années 1950; 2) l'accession au pouvoir de Fidel Castro et l'instauration de liens étroits entre l'URSS et Cuba de 1959 à 1962; 3) la révolution au Nicaragua, l'avènement en 1979 des Sandinistes et la multiplication des rapports avec l'Union soviétique; 4) la position de l'URSS sur la guérilla au Salvador; 5) les relations entre l'URSS et le régime Bishop de la Grenade.

Le scénario varie d'un épisode à l'autre, mais la toile de fond reste la même : lorsque des groupes diversement hostiles aux États-Unis ont mis en train dans la région des changements socio-politiques plus ou moins radicaux (le terme est employé sous toutes réserves dans le cas du Guatemala), les dirigeants et les décideurs américains ont jugé que la sécurité des États-Unis était menacée parce qu'à leurs yeux, les protagonistes locaux étaient à la botte de l'URSS ou se hâtaient de nouer des liens amicaux avec elle.

Il est difficile de cerner avec précision les politiques et les positions de l'URSS dans chacun de ces cas, car les principales sources d'information, tant occidentales que soviétiques, ont des enjeux à défendre dans la conjoncture. Toutefois, il existe suffisamment d'études sérieuses sur la question pour qu'on soit fondé à croire que les américains ont systématiquement exagéré l'ampleur de la menace soviétique dans la région. L'URSS a toujours cherché à exploiter toute occasion d'affaiblir l'hégémonie américaine et de renforcer sa propre influence. Cela dit, elle n'a jamais accordé une très grande importance à cette région, compte tenu de ses préoccupations plus pressantes ailleurs dans le monde. En outre, à une grosse exception près (la crise des missiles à Cuba), elle a toujours fait preuve d'une extrême prudence face aux dangers considérables d'une éventuelle confrontation dans cette région.

Les victoires soviétiques (Cuba par exemple, et dans une mesure moindre, la Grenade et le Nicaragua) sont surtout attribuables à l'hostilité des États-Unis envers les gouvernements nationalistes de gauche, hostilité qui découle principalement d'une mauvaise évaluation de l'influence soviétique sur ces derniers. En d'autres ter-

mes, chaque fois que la crainte de la menace soviétique dans les Caraïbes pousse les Américains à réprimer les régimes à tendance réformiste ou révolutionnaire, cette crainte tend à se concrétiser.

Bien entendu, il existe des affinités idéologiques ainsi que des liens historiques et personnels entre certains groupes révolutionnaires de la région et le Parti communiste de l'Union Soviétique (PCUS). Celle-ci s'est toujours dit solidaire de ces mouvements révolutionnaires et leur a accordé, à divers degrés, un appui matériel et politique. Mais dès leur accession au pouvoir, ces mouvements de gauche prônent une optique où le nationalisme intéressé vient contre-balancer, voire dominer la loyauté transnationale ou internationale. Toutes choses étant égales par ailleurs, les Soviétiques ne retirent de ces affinités idéologiques que des avantages assez modestes. Mais la pression américaine sur ces gouvernements et la propension traditionnelle des États-Unis à intervenir dans la région pour soutenir ou rétablir au pouvoir les régimes réactionnaires ou amicaux sont deux facteurs qui contraignent les régimes radicaux à chercher de l'aide là où ils peuvent la trouver. De fait, ce sont les États-Unis qui établissent les conditions dans lesquelles les impératifs du nationalisme et les intérêts pragmatiques s'allient à ceux de l'affinité idéologique pour créer un terrain propice à la pénétration soviétique.

1. Le Guatemala

À la fin d'octobre 1944, le général Frederico Ponce, successeur éphémère du général Jorge Ubico, qui avait gouverné en dictateur pendant 14 ans, est renversé par une junte de trois hommes dont l'objectif déclaré est la mise en place de structures démocratiques. Juan José Arevalo s'impose rapidement comme premier candidat à la présidence. Il est plébiscité sur la foi d'un programme destiné à renforcer la démocratie et à garantir aux Guatémaltèques démunis les rudiments d'une justice sociale par le biais de la réforme agraire, de l'éducation et de la protection des droits des travailleurs.²⁵ Arevalo aborde avec force précautions l'épineuse question de la réforme agraire, car il veut surtout éviter d'aliéner les gros propriétaires terriens, tant étrangers (comme la *United Fruit Company*) que locaux. À cet effet, il ouvre le crédit aux petits agriculteurs et leur facilite l'accès à l'assistance technique; il établit des mécanismes permettant de légaliser les titres de propriété litigieux; il fait voter des lois imposant la mise en valeur des terres en jachère et il entame

²⁵ S. Schlesinger & S. Kinzer, *Bitter Fruit* (Garden City, NY : Doubleday, 1982), p. 37.

la redistribution des terres qui avaient été confisquées aux ressortissants allemands et aux sympathisants nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. Il se garde toutefois de confisquer de nouvelles terres, et la réforme agraire en reste dans l'ensemble à l'état de projet. Malgré son souci d'éviter la polarisation et de ménager les intérêts américains, il applique en 1947 un code du travail qui provoque une levée des boucliers dans le milieu des affaires. Destiné à redresser les inégalités entre le patronat et les travailleurs en légalisant les syndicats ouvriers, en prévoyant un salaire minimum et en créant des tribunaux pour régler les conflits de travail, ce nouveau code soulève certaines questions aux États-Unis, où l'on soupçonne Arevalo d'être un sympathisant communiste.²⁶

Entretiens, les milieux progressistes de l'élite s'impatientent : la réforme est trop lente à leur gré. Dès 1949, les groupes libéraux et gauchisants comme le mouvement syndicaliste et les communistes se rangent derrière Jacobo Arbenz, dont la victoire aux élections présidentielles de 1950 est quasi assurée après l'assassinat de Francisco Arana, son principal rival. (Arana était aux côtés d'Arbenz lors du coup d'État de 1944, et d'aucuns lui prêtaient l'intention de mijoter un second coup — contre Aravelo cette fois — pour prévenir toute possibilité qu'Arbenz remporte les élections.)

Arbenz s'est engagé à accélérer la réforme sociale amorcée par Arevalo, surtout en matière agraire. En juin 1952, l'assemblée vote à cet effet une loi qui habilite le gouvernement à reprendre les superficies inexploitées aux grands propriétaires fonciers — américains pour la plupart — moyennant indemnité sous forme d'obligations rapportant intérêt. Il est prévu que les terres confisquées seront réparties en petits et en moyens lots à l'intention des paysans dépossédés. Le programme est d'envergure modeste; ne visant que les terres en friche, il est en tout cas moins ambitieux, et de loin, que la réforme agraire qui sera entreprise au Salvador en 1980 sous l'égide des Américains. Pourtant, les intérêts commerciaux étrangers sont effarouchés. D'autant plus qu'Arbenz paraît décidé à affaiblir l'emprise étrangère sur l'économie du Guatemala en développant l'infrastructure locale : il construit un port susceptible de rivaliser avec les installations de la *United Fruit*, aménage une autoroute vers l'Atlantique en vue de concurrencer le monopole ferroviaire étranger, et prône la création d'une compagnie nationale d'électricité pour briser le monopole américain.

²⁶ *Ibid.*, pp. 39-40.

Pour modeste qu'elle soit, la réforme s'avère difficile à freiner une fois le coup d'envoi donné. Des bandes de paysans, souvent incités par des agitateurs communistes, s'emparent de nombreuses fermes épargnées par la réforme. Arbenz hésite à réprimer les squatters, de crainte de se mettre à dos une bonne partie de son soutien populaire. Saisies illégales de terres, implication des communistes, immobilisme apparent d'Arbenz : au Guatemala comme aux États-Unis beaucoup en concluent que le Guatemala glisse vers le communisme et qu'Arbenz suit cette évolution d'un oeil bienveillant.

À l'appui de cette conclusion, on constate que le pouvoir du mouvement communiste, dont les diverses factions ont fusionné en 1951-1952 pour créer le Parti travailliste du Guatemala, semble s'affirmer de plus en plus. Cette montée se mesure moins à l'augmentation du soutien des masses qu'à d'autres indices, comme la mainmise croissante des communistes sur les mouvements ouvriers et agricoles, les rapports plutôt étroits du couple Arbenz avec certaines instances du parti communiste et la nomination de communistes à des postes juste en dessous du niveau ministériel. Mais il est difficile, si l'on se fie à ces seuls indices, de donner raison aux dirigeants américains. Car Allen Dulles affirmait qu'Arbenz cherchait à transformer le Guatemala en État marxiste; Eisenhower était d'avis que le Guatemala représentait un danger pour les Amériques et qu'il concrétisait le péril rouge dans l'hémisphère occidental; pour le Secrétaire d'État John Foster Dulles, les événements au Guatemala étaient le fait du despotisme soviétique et concrétisaient "les noirs desseins du Kremlin, résolu à détruire le système inter-américain".²⁷ De fait, les communistes n'étaient pas représentés au Cabinet et n'influaient pas véritablement sur les principaux instruments coercitifs de l'État, à savoir l'armée et la police. Comme l'a fait remarquer Cole Blasier, les communistes exerçaient une influence certaine au sein du gouvernement, mais de toute évidence ils ne le dominaient pas.²⁸

Si l'ascendant des communistes sur le gouvernement Arbenz est difficile à prouver, on ne peut guère mieux prétendre que ce dernier soit le fantoche de l'Union soviétique. C'était pourtant l'avis de plusieurs dirigeants américains de l'époque. On peut supposer, certes, que les Soviétiques jouissaient d'un certain prestige auprès du Parti travailliste du Guatemala. Mais il n'existait pas de liens historiques profonds entre l'URSS et cette région. Durant l'ère

²⁷ Phrase citée par C. Blasier dans *The Hovering Giant* (Pittsburgh : University of Pittsburgh Press, 1976), pp. 162, 165, 171.

²⁸ *Ibid.*, pp. 156-157.

stalinienne, les dirigeants soviétiques ont affiché une parfaite indifférence envers le tiers-monde en général, et plus particulièrement envers l'Amérique latine. Par la suite, la mort de Staline a provoqué une lutte à la succession qui a sollicité toute l'attention du pouvoir soviétique. Il est donc peu probable que la stratégie et les tactiques du parti local fussent définies à Moscou, sauf dans leurs très grandes lignes.²⁹ De toute façon, comme nous l'avons déjà vu, le parti ne dominait pas le gouvernement.

Il est également peu probable que l'Union soviétique ait entretenu à cette époque des rapports directs et soutenus avec le Guatemala. Les deux pays ont établi des relations diplomatiques en 1945, sans toutefois procéder à un échange de représentants. Les seuls échanges connus entre Arbenz et le Bloc de l'Est sont les suivants :

1. une conversation entre Arbenz et un attaché commercial tchèque en mars 1953;
2. la présentation des lettres de créance d'un diplomate tchèque à Arbenz en janvier 1954;
3. une discussion entre Arbenz et un attaché commercial soviétique en octobre 1953 à Mexico.

Les décideurs américains s'appuyaient sur deux autres faits pour étayer leur thèse que l'Union soviétique comptait se servir du Guatemala comme d'un fer de lance pour s'implanter dans l'hémisphère occidental. En 1954, le Guatemala a acheté environ deux mille tonnes d'armes légères de fabrication tchèque expédiées depuis Szczecin en Pologne. Encore faut-il juger cette action dans son contexte historique. Dès 1948, les États-Unis ont refusé d'approvisionner le Guatemala en armes. Le gouvernement Arevalo s'était alors tourné vers le Danemark : un accord a été conclu, mais les États-Unis, d'après Arevalo, ont opposé leur veto. Les Américains se sont mis d'accord avec les Britanniques au début des années 1950 pour empêcher la vente d'armes au Guatemala par des tiers. Arbenz a tout de même réussi à passer un marché avec la Suisse, mais le chargement fut arraisonné à New York.

Ces péripéties surviennent à une période très difficile pour Arbenz. À l'intérieur du pays la révolte gronde, tandis qu'à l'extérieur, armés, financés et formés dans une certaine mesure par la CIA, des exilés guatémaltèques préparent une invasion depuis leurs bases

²⁹ À de nombreux égards, notamment en collaborant avec les "bourgeois réformistes", le Parti Travailleiste conduit de 1950 à 1953 une politique manifestement contraire à la pensée soviétique sur la participation communiste aux mouvements de libération nationale.

au Honduras (elle aura bel et bien lieu). C'est vraisemblablement en désespoir de cause et malgré lui qu'Arbenz s'est adressé aux Tchèques en 1954.

Le deuxième fait est lié à l'invasion proprement dite. Lorsque Castillo Armas déclenche son attaque depuis le Honduras, le Guatemala dépose une plainte devant le Conseil de sécurité des Nations-Unies. Celui-ci adopte une résolution de compromis proposée par la France : on demande que toute action susceptible de mener à de nouvelles effusions de sang prenne fin. Les attaques se poursuivent. Toriello, alors ministre des Affaires étrangères du Guatemala, télégraphie alors à Molotov, son homologue soviétique. En effet, l'URSS a appuyé le Guatemala dans ses vaines démarches pour obtenir une résolution plus énergique. Toriello fait appel aux Soviétiques afin que la résolution soit appliquée. Dans sa réponse, Molotov exprime sa sympathie et précise qu'il a chargé la mission soviétique aux Nations-Unies de suivre l'évolution de la question. John Foster Dulles dénonce cet échange et accuse les Guatémaltèques d'être "de connivence" avec Molotov. Notons simplement qu'un échange ouvert entre pays membres des Nations-Unies à propos d'une résolution dûment adoptée par le Conseil de sécurité n'a vraiment rien d'exceptionnel, à plus forte raison lorsqu'un des correspondants est frappé d'ostracisme par l'État dominant de son hémisphère, que ce correspondant se fait envahir par des rebelles dont le matériel provient de ce même État et dont les bases se trouvent dans un pays limitrophe et, enfin, qu'il est sur le point de s'écrouler. L'affirmation de Dulles que Molotov et Toriello forment "une association malsaine" paraît déplacée.³⁰ Bref, les Soviétiques ne sont pas à l'origine des incidents qui ont perturbé la stabilité dans cette région. Leur politique a consisté essentiellement à réagir en fonction d'événements localisés sur lesquels ils ne pouvaient guère influencer. Et dans la faible mesure où l'on peut parler de rôle soviétique, c'est la politique des États-Unis qui est la première en cause. Le comportement de l'URSS dans cet épisode se place sous les signes de la prudence et de la retenue.

On peut donc se demander pourquoi les États-Unis ont crié à l'ingérence soviétique lorsqu'ils disposaient, pour supposer l'existence de rapports entre le Guatemala et l'URSS, d'arguments si peu convaincants. Il y a trois réponses possibles. D'abord, comme on l'a souvent fait remarquer, John Foster Dulles et d'autres acteurs politiques de premier plan entretenaient des relations avec la

³⁰ Cet exposé des relations soviéto-guatémaltèques est largement inspiré de Blasier, *op. cit.* (note 27), pp. 158-70.

United Fruit Company.³¹ En première hypothèse, ils n'auraient donc agi que pour protéger leurs propres intérêts économiques et ceux de leurs amis. Le péril communiste était un prétexte commode pour justifier une intervention qui visait avant tout la défense des intérêts économiques américains contre le gouvernement Arbenz.

Ensuite, les entreprises américaines ayant des intérêts au Guatemala — notamment la *United Fruit Company* — ont exercé de fortes pressions pour inciter leur gouvernement à agir contre les éléments anti-américains de ce pays. Exploitant leurs appuis dans la presse et au Congrès, elles ont organisé une campagne médiatique intense à laquelle l'administration Eisenhower, pour des raisons politiques, a jugé peut-être imprudent de résister. Faute d'agir, le gouvernement aurait risqué qu'on l'accuse de "céder devant les communistes", chose grave dans le climat de l'époque.

Dernière possibilité : les décideurs américains étaient sans doute tout à fait persuadés qu'Arbenz intriguait avec les communistes. La démarche des États-Unis cadrerait en effet assez bien avec l'hypothèse qu'ils étaient emprisonnés dans une doctrine qui établissait une correspondance entre, d'une part, l'Internationale communiste et, d'autre part, le nationalisme politico-économique à composante anti-américaine et la réforme sociale aux dépens de l'élite et des intérêts étrangers.

2. Cuba, 1958–1962

Avec le temps, Khrouchtchev affirme son pouvoir, et l'Union soviétique acquiert une expérience plus poussée des relations diplomatiques avec le tiers-monde; elle poursuit dès lors aux Caraïbes une politique sensiblement plus assurée. L'accession au pouvoir de Castro à Cuba offre à Moscou sa première occasion de s'affirmer dans la région.

Après plusieurs années de décadence, le régime de Batista s'écroule devant une guérilla de plus en plus forte dirigée par Fidel Castro et une montée massive de l'agitation dans les villes et les campagnes. Les troupes de Castro bénéficient de l'appui d'autres groupes d'opposition et elles sont les seules à jouir de l'appui populaire général. Castro se retrouve donc rapidement au pouvoir. Au début, il promet de respecter la Constitution de 1940, refuse d'agir contre les intérêts étrangers et s'abstient de dénoncer ouvertement les États-Unis. Le gouvernement américain ne tarde pas

³¹ Voir par exemple Schlesinger et Kinzer, *op. cit.*, note 25, *passim*.

trop à reconnaître le régime de Castro, l'administration d'Eisenhower ayant tout d'abord décidé d'observer le cours des événements.

La révolution cubaine constitue la réaction du peuple devant la distribution par trop inéquitable des revenus, l'oppression et la corruption manifeste du régime précédent, et la tutelle économique et politique des États-Unis. Rien ne laisse croire que les Soviétiques ont joué un rôle important pour porter Castro au pouvoir. En fait, le Parti communiste cubain, ou *Partido Socialista Popular* (PSP), avait au contraire collaboré avec Batista, à certaines occasions, en échange d'une certaine liberté d'action, et il n'appuya vraiment les guérilleros qu'à la onzième heure. Après avoir saisi le pouvoir, Castro commença à forger des liens étroits avec le PSP, car il comprit qu'il lui fallait un parti politique discipliné et bien organisé pour consolider son influence.

Les premiers communiqués soviétiques sur la victoire de la révolution cubaine ont en général adopté un ton positif mais remarquablement réservé, ce qui permet de croire que les Soviétiques connaissaient mal Castro, qu'ils n'étaient pas sûrs de son engagement envers la révolution sociale interne et la philosophie "progressiste" en matière de politique étrangère, et qu'ils étaient préoccupés par des problèmes plus importants (comme la crise de Berlin et les tensions de plus en plus vives entre l'URSS et la Chine Populaire). Moscou s'était apparemment opposé à l'usage des armes à cette étape du processus révolutionnaire. On a de bonnes raisons de croire que l'opposition du PSP à l'action militaire de Castro traduisait les hésitations de l'Union soviétique,³² d'où la lenteur de l'URSS (voir plus loin) à établir des relations diplomatiques avec Castro. Les faits démentent donc le point de vue selon lequel l'Union soviétique a tiré les ficelles de la révolution cubaine.

Une fois au pouvoir, Castro se préoccupe d'abord de la réforme sociale interne et de la dépendance économique de Cuba vis-à-vis des États-Unis. Dans une large mesure, l'économie de l'île repose sur les contingents de sucre fixés par les Américains et sur les prix de faveur établis pour cette denrée par Cuba qui cherche ainsi à accumuler des devises; tout cela confère aux États-Unis une influence marquée sur le processus décisionnel cubain. Les marchandises américaines jouissent de tarifs préférentiels sur le marché

³² Un article écrit par un membre important du PSP et critiquant plusieurs aspects de l'armée rebelle de Castro a paru en 1958 dans un journal important du PCUS. P. Lopes, "Za Edinyi Front Bor'by Protiv Krovavoi Diktatur Batisty", *Partiinava Zhizn'* (Vie du Parti), (1958), n° 20, pp. 52-53.

cubain. Comme au Guatemala dont nous avons parlé plus haut, les intérêts américains contrôlent environ 40 p. 100 de la production cubaine de sucre, 90 p. 100 des services de téléphone et d'électricité, et 50 p. 100 des chemins de fer. Mais contrairement à Arbenz, Castro montre peu de réserve en cherchant à réaliser ses objectifs.

En mars 1959, Castro assume la direction de la compagnie de téléphone cubaine et annule la dernière augmentation de tarifs; il réduit ensuite les tarifs exigés par la compagnie cubaine d'électricité. Ces deux mesures touchent directement les investisseurs américains. En mai, la première loi de réforme agraire permet la saisie des grands domaines appartenant à des propriétaires cubains aussi bien qu'américains. Comme aucune compensation n'est accordée aux Américains touchés, l'opposition à Castro croît encore plus aux États-Unis.

En mars 1960, le gouvernement cubain nationalise une compagnie minière américaine, et en juin, il saisit quatre hôtels de La Havane qui appartenaient entièrement ou en partie à des intérêts américains. Au début de 1959, Castro, faisant face à de nouvelles difficultés intérieures et à la menace d'une invasion fomentée par des groupes hostiles de la région ou par les États-Unis, avait commencé à se procurer des armes à l'étranger. Il se préparait sans doute ainsi à repousser une invasion éventuelle, mais aussi à mener des expéditions contre ses voisins hostiles ou préconisant des idéologies inacceptables — qu'on songe à l'attaque lancée contre la République Dominicaine vers le milieu de 1959. En ce sens, il faut souligner que Castro, même s'il n'était pas vraiment à la botte des Soviétiques, représentait un facteur important de déstabilisation dans la région. Son action révolutionnaire n'était pas particulièrement bien vue des États-Unis, qui refusèrent donc de lui vendre pour 4 millions de dollars d'armements. Les Américains cherchèrent en outre à convaincre leurs alliés de maintenir l'embargo sur la vente d'armes à Cuba, qu'ils avaient imposé contre Batista, vers la fin de son règne. Castro s'est alors tourné vers l'Europe, avec un certain succès, mais quand le navire français *La Coubre* a explosé dans le port de La Havane en mars 1960, Castro a accusé les États-Unis de sabotage et a menacé d'aller acheter ses armes en Union soviétique.

En même temps, les Cubains tentent de diversifier leur commerce extérieur pour se soustraire autant que possible aux pressions économiques des États-Unis. C'est à ce moment que l'influence soviétique commence à se manifester dans les relations de plus en plus tendues entre les États-Unis et Cuba. En février 1960, M. Mi-

koyan, vice-président du Politburo, arrive à La Havane pour signer un accord commercial selon lequel l'Union soviétique s'engage à acheter, entre 1961 et 1964, un million de tonnes de sucre cubain par année, dont 425 mille tonnes avant la fin de 1960, et à livrer en guise de paiement du pétrole et des biens d'équipement. À la fin de mars, Cuba rétablit les relations diplomatiques avec l'Union soviétique (rompues par Batista en 1952) et répudie le Pacte de Rio, un accord de sécurité régionale proposé par les États-Unis et réunissant presque tous les États de l'hémisphère. Ensemble, ces deux événements marquent le commencement d'une politique délibérée de la part de Cuba, qui cherche à relâcher ses liens avec les États-Unis et à contrebalancer la prépondérance américaine dans la région par l'établissement de relations avec d'autres grandes puissances. Le pétrole soviétique commence à arriver en avril 1960, et c'est à ce moment que les États-Unis décident pour la première fois de braver Castro.

Pendant la plus grande partie de 1959 et au début de 1960, les États-Unis ont tenté d'éviter toute confrontation avec Castro. Ainsi, le Département d'État proteste contre le refus, contraire aux dispositions de la réforme agraire, de verser une compensation financière au moment de la saisie arbitraire des terres appartenant à des Américains, mais il ne dénonce pas la loi elle-même. Toutefois, les critiques acerbes que Castro profère contre les États-Unis après l'explosion à bord de *La Coubre*, son intention déclarée d'acheter des armes en Union soviétique, la conclusion d'un accord commercial avec Moscou et les premières expropriations d'entreprises américaines ont fini par mettre à bout la patience du gouvernement Eisenhower, surtout que les élections présidentielles de 1960 approchaient rapidement.

Il en est résulté un renversement dramatique de la politique américaine à l'égard de Cuba au milieu des années 1960. D'abord, à la mi-mars, le président a autorisé l'organisation et le financement par la CIA d'une force militaire anti-castriste. En second lieu, le gouvernement américain a exhorté fortement Texaco, Esso et Shell — les trois compagnies dirigeant les raffineries de pétrole à Cuba — à refuser de traiter le brut soviétique, ce qui a gravement menacé l'économie de ce pays. Enfin, Eisenhower s'est fait accorder par le Congrès, vers le milieu de l'année, un pouvoir direct sur les quotas de sucre cubain, tandis qu'on réclamait la destruction de Castro et du communisme à Cuba et la fin des programmes favorisant la croissance rapide du communisme international "à notre porte". En 1960, il a réduit de sept cent mille tonnes les importations de sucre cubain, et il les a éliminées complètement en 1961, tarissant

ainsi d'un seul coup la principale source de devises étrangères de l'île. Ces mesures auraient dû provoquer la chute de Castro ou le ramener sur le droit chemin. En fait, si l'on avait voulu inviter les Soviétiques à étendre leur influence dans la région, on n'aurait pas pu faire mieux.

Ensemble, l'annulation des quotas sucriers et le refus de raffiner le brut soviétique (en plus du manque de devises à cause duquel les Cubains ont eu du mal à obtenir du pétrole ailleurs) risquaient d'entraîner une débâcle économique, à moins qu'une autre puissance vînt rescaper les Cubains. Une force d'invasion anti-castriste étant activement en train de se former³³, Cuba se sentait davantage pressée d'obtenir des armes, mais les États-Unis lui bloquaient l'accès aux sources sur lesquelles ils exerçaient une influence. Comme l'a dit Blasier :

“N’importe laquelle des mesures anti-castristes prises par le gouvernement Eisenhower aurait pu provoquer la chute de Castro. Celui-ci a conclu, non sans motif, qu’il se trouvait en péril.”³⁴

Pour retrouver sa stabilité dans une telle situation, il suffisait à Cuba de se tourner vers une puissance rivale. La politique des États-Unis aurait pu réussir s'il n'y avait eu aucune autre puissance désireuse et capable de les remplacer. Or, l'Union soviétique de 1960 n'était pas celle de 1954. Outre qu'elle était mieux à même de profiter d'une occasion de ce genre, elle était aussi plus disposée à le faire. La recherche d'une coexistence pacifique avec les États-Unis incitait fortement Khrouchtchev à réagir positivement dans des situations telles que celle de Cuba, pour réaffirmer l'objectif révolutionnaire de l'Union soviétique tout en ménageant son “ennemi numéro 1” sur les questions intéressant l'Europe et les armements nucléaires. Voilà qui importait particulièrement au début des années 1960, à cause de l'influence grandissante de la Chine Populaire sur le plan idéologique. La volonté de Moscou d'intervenir dans les Caraïbes pourrait bien avoir été renforcée par l'échec du sommet de Paris en mai 1960, de toute évidence à cause de l'affaire de l'avion *U-2*, et par la détérioration rapide des relations américano-soviétiques après coup. On peut soutenir que Khrouchtchev a pris des risques considérables, autant en URSS qu'à l'intérieur du mouvement communiste international, lorsqu'il a commencé à

³³ Il semble que Castro ait été informé de cette décision vers le milieu de 1960. Blasier, *op. cit.*, note 27, p. 195.

³⁴ *loc. cit.*

appliquer sa politique de détente avec les États-Unis. Il est possible que la réaction tiède de ces derniers l'ait irrité et qu'il se soit dès lors exposé à la critique dans son propre pays. En défiant ouvertement les États-Unis au sujet de Cuba, il a sans doute désamorcé considérablement ces critiques, tout en réussissant à faire oublier la situation économique nationale, de plus en plus chaotique.

Comme le fossé se creusait toujours davantage entre les États-Unis et Castro et que les politiques nationale et étrangère de celui-ci devenaient de plus en plus radicales, l'Union soviétique s'est empressée de répondre aux besoins du régime cubain. La première expédition d'armes soviétiques arriva en juillet 1960. Dès la mi-novembre, le Département d'État exprimait sa profonde inquiétude devant l'accumulation d'armes à Cuba, prétendant que les Cubains avaient recruté et entraîné une armée dix fois plus considérable que celle de Batista.

Il semble de plus que l'Union soviétique ait promis à Cuba des livraisons régulières de pétrole, ce qui a amené Castro à nationaliser les raffineries étrangères à la fin de juin. Mais c'est l'annulation des quotas sucriers, le 6 juillet, qui a fourni le prétexte de l'initiative soviétique la plus dramatique de l'année. Trois jours après l'annonce de l'interruption des achats de sucre cubain par les États-Unis, Khrouchtchev se mit à parler publiquement des Caraïbes en faisant observer que les missiles stratégiques soviétiques pourraient servir à repousser une intervention américaine dans l'île. Vers la fin de l'année (le 19 décembre 1960), un communiqué signé conjointement par Cuba et l'Union soviétique précisait bien que l'URSS accorderait un appui "total" à Cuba pour l'aider à préserver son indépendance advenant une agression non provoquée contre elle.

Mais il fallut attendre l'année suivante avant que les Soviétiques se décident à acheter 2,7 millions de tonnes de sucre cubain. Il importe de signaler ici que la Chine Populaire venait alors tout juste de s'engager à en importer un million de tonnes. On peut donc voir là, du moins en partie, le résultat de la concurrence sino-soviétique auprès des mouvements révolutionnaires du tiers-monde. Il s'agissait surtout, pour le régime soviétique, de se faire valoir, tant au pays qu'à l'intérieur du mouvement "anti-impérialiste" mondial.

La tournure des événements a provoqué une rupture officielle des relations diplomatiques entre Cuba et les États-Unis en janvier 1961, puis la tentative d'invasion à la baie des Cochons, en avril de la même année. Les Soviétiques ont réagi un peu tard à cette intervention armée, en menaçant de fournir à Castro toute l'aide néces-

saire pour repousser l'ennemi; cependant, les Cubains ont facilement réussi eux-mêmes à écraser les envahisseurs. Le succès des Cubains fut en partie attribuable aux armes que les Soviétiques leur avaient livrées plus tôt, mais aussi au fait que Kennedy avait refusé d'appuyer la force d'invasion quand elle s'était trouvée en difficulté.

L'indécision du président Kennedy au moment de l'affaire de la baie des Cochons, les piètres résultats qu'il obtint au sommet de Vienne en juin 1961, et l'indolence des États-Unis devant la construction du mur de Berlin en août portèrent les dirigeants soviétiques à croire que les Américains n'étaient pas disposés à courir des risques importants pour protéger leurs intérêts au tiers-monde et ailleurs. Les contraintes stratégiques fondamentales limitant l'activisme soviétique dans le tiers-monde, telles que nous les avons définies dans la section II, s'étaient estompées. L'incitation à l'aventurisme était aussi très forte à ce moment-là, étant donné les problèmes nationaux sérieux auxquels Khrouchtchev devait faire face et la concurrence de la Chine Populaire en matière d'idéologie révolutionnaire. Enfin, Khrouchtchev avait très mal évalué l'effet de ses vantardises au sujet de la puissance nucléaire stratégique de l'URSS. Les Américains ont réagi dès 1960 en lançant les programmes *Minuteman* et *Polaris*. En 1962, les Soviétiques se trouvèrent donc très en retard sur les États-Unis dans la course aux armements nucléaires stratégiques. Même si les Soviétiques avaient remis à plus tard de gros investissements en matière d'armements stratégiques, ils avaient poursuivi la mise au point et la production des missiles à portée moyenne et intermédiaire. À leurs yeux donc, une des façons de corriger le déséquilibre de plus en plus marqué dans le domaine des armes intercontinentales consistait à installer des rampes de lancement à un endroit d'où les missiles à portée plus courte pourraient atteindre des cibles aux États-Unis. Outre la conjoncture politique en URSS même et dans le monde communiste en général et le fait que les Soviétiques aient mal évaluée les intentions de Kennedy, ce sont des considérations stratégiques qui ont finalement poussé les Soviétiques à installer des missiles à Cuba.

Khrouchtchev a cependant constaté très vite qu'il avait mal compris l'attitude de Kennedy. Le gouvernement américain refusa carrément d'accepter la construction de rampes de lancement à Cuba, et il disposait des moyens d'en empêcher l'achèvement soit en dressant un blocus stratégique, soit encore en lançant une attaque aérienne conventionnelle. Comme l'URSS n'était alors pas en mesure de déployer des troupes à Cuba, elle n'avait d'autre choix,

advenant une attaque américaine, que l'escalade au moyen d'un bombardement nucléaire stratégique des États-Unis ou de l'ouverture d'hostilités en Europe, où elle possédait des forces classiques supérieures à celles de l'Occident. Ni l'une ni l'autre de ces options n'était particulièrement prometteuse, étant donné la supériorité des stocks américains d'armes nucléaires stratégiques. Il ne fut donc pas surprenant de voir Moscou reculer en démantelant ses rampes et en s'engageant à ne pas installer d'autre système nucléaire à Cuba, contre la promesse des États-Unis de ne pas attaquer Cuba, ce qu'ils n'avaient pas l'intention de faire de toute façon.

L'Union soviétique met de temps en temps à l'épreuve la vigilance des Américains, en 1970, par exemple, quant des détachements de reconnaissance américains ont décelé la mise en chantier d'une base de sous-marins atomiques à Cienfuegos.³⁵ Dans l'ensemble, toutefois, l'URSS a respecté sa parole et elle a fait marche arrière quant on lui a reproché une violation. L'entente issue de la crise des missiles à Cuba est peut-être la plus ancienne et la plus efficace de toutes celles que les deux superpuissances ont conclues en matière de sécurité régionale.

La gifle que Khrouchtchev a reçue à Cuba a contribué à sa chute en 1964. Mais, fait encore plus important dans le cadre de notre étude, cet échec marque la fin plutôt soudaine des activités soviétiques risquées dans les Caraïbes et même (compte tenu de l'engagement des États-Unis au Viet Nam et de leur intervention en République Dominicaine) dans le tiers-monde en général. Les successeurs de Khrouchtchev sont revenus à la prudence qui avait caractérisé la politique soviétique en Amérique latine au cours des années 1950. Ils ont refusé d'appuyer Castro dans ses efforts pour exporter la guérilla ailleurs dans la région, préférant conseiller aux communistes locaux d'éviter la violence et d'opter plutôt pour une transition pacifique vers le socialisme. Moscou a critiqué ouvertement les divers mouvements révolutionnaires appuyés par Cuba au Venezuela, en Amérique centrale et en Bolivie, en les qualifiant "d'aventures" et en dénonçant comme étant contraires au marxisme les théories révolutionnaires castristes qui sont à l'origine de ces soulèvements; mentionnons notamment le principe voulant que le parti soit axé sur l'armée révolutionnaire et que la création des groupes de guérilleros importait plus que les démarches destinées à obtenir l'appui de la masse. Ce faisant, les Soviétiques ont énormément affaibli leurs rapports avec Castro lui-même.

³⁵ H. Kissinger, *White House Years* (Boston : Little Brown, 1979), pp. 635-652.

Les Soviétiques ont sans doute adopté une telle ligne de conduite parce qu'à leur avis, la révolution cubaine était une exception plutôt qu'un modèle et parce que la conjoncture ailleurs dans les Caraïbes ne garantissait pas la réussite d'un conflit armé. De plus, il est possible qu'en condamnant les théories novatrices de Castro, l'URSS ait montré qu'elle comprenait les conditions existant alors en Amérique Latine, mais aussi qu'elle tenait à conserver sa primauté doctrinale dans le "mouvement révolutionnaire mondial". On pourrait également affirmer que l'attitude soviétique résultait en partie de l'expérience désastreuse vécue à Cuba, face aux États-Unis, dans des conditions d'infériorité militaire sur les plans stratégique et classique.

Dans ce contexte, il convient de préciser que l'Union soviétique n'a encore donné à Castro aucune garantie officielle de sécurité, malgré le désir évident de Cuba d'en obtenir une. Cette prudence illustre la volonté des Soviétiques de conserver leurs coudées franches et d'éviter l'humiliation qu'ils subiraient certainement s'ils ne respectaient pas l'engagement éventuel pris envers Cuba, ou encore les dangers de l'escalade qui se produirait sûrement s'ils essayaient au contraire de s'en acquitter. En privé, les spécialistes soviétiques continuent à soutenir que tout conflit américano-soviétique au sujet de Cuba comporte de grands risques d'escalade. L'expérience de 1962 semble avoir laissé une impression durable, malgré les grands progrès de la capacité militaire soviétique.³⁶

La préférence soviétique pour une action graduelle et pacifique en Amérique latine s'est trouvée renforcée à la fin de la décennie par l'influence croissante de la gauche au Chili et par la victoire d'Allende aux élections présidentielles de 1970. Sur la scène diplomatique, l'Union soviétique a déployé des efforts considérables à la fin des années 1960 et au début des années 1970 pour nouer des liens avec de nombreux pays d'Amérique Latine; elle a remporté un succès remarquable dans certains cas, notamment au Pérou entre 1968 et 1975.

Beaucoup ont prétendu que la contre-révolution au Chili a amené Moscou à réévaluer sa tactique de la lutte pacifique et à mentionner de plus en plus souvent la révolution armée comme moyen de parvenir au socialisme.³⁷ Toutefois, l'incidence de l'affaire chi-

³⁶ Conversations de Campinas, au Brésil, en juillet 1985.

³⁷ J. Valenta, "The Soviet Union", sous la direction d'A. Adelman et de R. Reading, *Confrontation in the Caribbean Basin* (Pittsburgh : Center for Latin American Studies, 1984), p. 242.

lienne sur l'attitude des Soviétiques n'est pas claire. Certains auteurs soviétiques ont soutenu que le coup d'état avait été dû en partie au fait qu'Allende et ses partisans n'avaient pas réussi à exercer une "action directe" contre la classe moyenne et l'armée.³⁸ Ce point de vue a été contesté par d'autres qui ont condamné le romantisme révolutionnaire du mouvement d'extrême-gauche *Movimiento Izquierda Revolucionario* (MIR); pour eux, la faiblesse de la politique économique et le fait que le régime Allende n'ait pas respecté sa promesse de ne pas s'en prendre à la propriété privée ont finalement exaspéré la classe moyenne.³⁹ Jerry Hough fait observer que ce désaccord marqué dans un même numéro d'une revue spécialisée est très inusité dans les publications soviétiques.⁴⁰

Les dirigeants soviétiques et de nombreux érudits se sont appliqués à démontrer que, sous Allende, des progrès importants ont été réalisés au Chili par des moyens pacifiques. Brezhnev déclarait en 1976 qu'il ne fallait pas voir dans la chute du régime Allende un échec de la lutte pacifique.⁴¹ Les partis communistes d'Amérique centrale ont continué à éviter toute participation aux mouvements renaissants de guérilla, perdant ainsi la prépondérance aux mains de la gauche radicale non communiste; c'est ce qui s'est passé au

³⁸ K. I. Maidanik, "Vokrug Urokov Chili", *Latinskaya Amerika* (1974), n° 5, pp. 119-121.

³⁹ E.A. Kosarev, "Ekonomika i mirnyi put revolyutsii", *Latinskaya Amerika* (1974), n° 5, pp. 95, 96, 99-100.

⁴⁰ Ramet et Lopez-Alves ont erronément cité Hough pour étayer leur argument selon lequel "les observateurs soviétiques de la scène latino-américaine s'entendaient pour dire . . . que le recours aux moyens extra-légaux n'aurait pas dû être découragé" (*op. cit.*, [renvoi n° 37] p. 348). En fait, Hough a parlé d'un consensus général parmi des "profanes importants" (c'est-à-dire des gens qui n'étaient pas spécialistes des affaires latino-américaines) (*op. cit.*, [renvoi n° 2] p. 131), et il a poursuivi en décrivant longuement l'absence de consensus chez les spécialistes sur cette question. Se fondant sur cette citation erronée, Ramet et Lopez-Alves ont affirmé ce qui suit : "Il existe une relation directe entre cette conclusion et l'appui accordé par les Soviétiques à la guérilla en Amérique Latine." (*loc. cit.*). Voilà qui est discutable, puisque les spécialistes de l'Amérique latine en Union soviétique ont pris soin de ne pas tirer de l'expérience chilienne des conclusions applicables à l'ensemble du continent; qui plus est, on ignore l'influence que les "profanes" exercent par rapport aux spécialistes susmentionnés. C'est aussi une fausse déduction, puisque les "moyens extra-légaux", ou même les conflits armés, dépassent largement le cadre de la "guérilla". Comme le dit S. Mikoyan : "Voir l'action armée comme étant uniquement la création de brigades partisans chargées d'écraser l'armée régulière par leur seule action n'est qu'une vulgarisation de la théorie révolutionnaire." S. Mikoyan, "Ob Osobennostyakh Revolyutsii v Nikaragua", *Latinskaya Amerika* (1980), n° 3, pp. 35-36.

⁴¹ C. Blasier, Observations sur l'article de Valenta paru dans l'ouvrage d'Adelman, *op. cit.*, note 37, p. 271.

Salvador et au Nicaragua. Le *Partido Socialista Nicaraguense* (PSN) a attendu 1977 avant de se rallier à la lutte armée au Nicaragua. Dans le cas du Salvador, le parti local n'a pris les armes qu'en 1980, après la victoire des Sandinistes au Nicaragua.

En fait, la politique soviétique à l'égard de l'Amérique latine n'a pas beaucoup changé de 1973 à 1979. Malgré l'intensification des efforts de recherche après 1969 (année de fondation de la revue soviétique *Latinskaya Amerika*), cette partie du monde n'a pas joui d'un degré de priorité très élevé dans l'élaboration de la politique soviétique au tiers-monde. L'URSS se préoccupait surtout de la situation au Sud-Est asiatique, au Moyen-Orient, en Afrique australe et dans le Nord-Est de ce dernier continent. Dans toutes les régions des Amériques, c'est l'Amérique centrale qui retenait le moins l'attention dans les diverses publications spécialisées. L'examen des études publiées au cours de cette période donne l'impression que les analystes soviétiques ne s'intéressaient tout simplement pas beaucoup à cette région, mais on pourrait, bien entendu, dire la même chose des chercheurs occidentaux.

3. Le Nicaragua et la crise en Amérique centrale

L'Union soviétique s'attendait peu à la victoire des Sandinistes au Nicaragua. L'absence de commentaires officiels jusqu'à la veille de cet événement montre que les Soviétiques ont été cueillis à froid. Sergo Mikoyan, rédacteur en chef de *Latinskaya Amerika*, déclarait en 1980 :

Toutefois, la victoire des Sandinistes fut une très agréable surprise (*radostnoi neozhidannosti*) : même une année avant le 19 juillet 1979, peu nombreux étaient ceux qui auraient pu la prévoir.⁴²

Encore une fois, peu d'indices laissent supposer que les Soviétiques aient tenu un rôle important dans la révolution.

L'instabilité au Nicaragua trouvait son origine dans des réalités essentiellement locales. Les principales causes de la révolution se résument comme il suit :

⁴² S. Mikoyan, "*Revolutsionnoe tvorchestvo prokladyvaet put'k pobede*", *Latinskaya Amerika* (1980), n° 2, p. 5.

1. dans le cadre d'une modernisation progressive qui s'amorce dès 1930 et s'accroît à la fin des années 1950, on assiste à l'émergence de nouvelles classes sociales (notamment les classes moyenne et ouvrière). Or, aucune structure n'est prévue pour assurer leur participation à la vie politique, et plus les pressions dans ce sens s'intensifient, plus le régime devient répressif.
2. en même temps, les institutions sociales traditionnelles s'étiolent ou disparaissent sans qu'on les remplace. Le vide qui se crée à ce niveau provoque un sentiment d'aliénation et de frustration.
3. les fruits de la croissance économique sont répartis de façon inéquitable; l'essor des années 1950, 1960 et 1970 ne fait que creuser l'écart entre riches et pauvres. Le problème est exacerbé par une forte croissance démographique au bas de l'échelle sociale.
4. la corruption est endémique, ce qui aliène non seulement les pauvres, mais aussi de nombreux éléments du secteur privé.
5. l'explosion des prix du pétrole en 1973 et 1979, les récessions successives et l'étranglement des marchés d'exportation entravent le développement économique. Du coup, alors que la société est en pleine évolution, les autorités n'ont plus les moyens d'acheter la stabilité politique en offrant aux nouvelles couches des avantages économiques, à défaut de leur offrir une voix politique.
6. le nationalisme se répand dans les milieux intellectuels. Compte tenu des réalités géo-politiques dans la région, il trouve son expression naturelle dans l'anti-américanisme.

Il n'est guère surprenant, dans ces conditions, qu'aient surgi des groupes armés se donnant pour mission de détruire le statu quo politico-économique et de redéfinir les rapports de leur pays avec les États-Unis : nul besoin d'aller chercher là-dessous une ingérence étrangère quelconque.

Ce n'est pas dire pour autant que la révolution au Nicaragua s'est faite sans aucune intervention extérieure. Nombreux étaient les dirigeants sandinistes qui entretenaient des rapports de longue date avec Cuba et qui se réclamaient de la révolution cubaine. Quant à eux, les Cubains se sont tenus à l'écart des guérillas encore présentes en Amérique centrale du début au milieu des années 1970, mais l'insurrection manquée de 1978 au Nicaragua a ravivé leur intérêt dans la région.⁴³ Malgré l'absence de preuves formel-

⁴³ W. Leogrande, "Cuba", article dans *Communism in Central America and the Caribbean*, sous la direction de R. Wesson (Stanford : Hoover Institution Press, 1982), pages 39 et 41.

les, il est probable que Cuba a fourni des fonds et des armes aux Sandinistes aux derniers stades de la révolution. Toutefois, il est généralement admis que le gros de l'aide extérieure provenait d'États non communistes qui sympathisaient avec les Sandinistes, à savoir le Panama, le Venezuela et le Costa Rica.

Plus déterminante peut-être fut l'intervention de Cuba, en 1978, dans la politique interne du Front sandiniste pour la libération nationale (FSLN) : en effet, Castro a demandé aux trois factions du Front d'effacer leur différences de l'heure et de s'unir contre l'ennemi commun, Anastasio Somoza. Mais tout compte fait, le rôle de Cuba dans la révolution n'était pas essentiel. Plusieurs facteurs expliquent la circonspection des Cubains : la crainte lancinante d'éventuelles représailles américaines et celle de durcir l'inimitié aux États-Unis et dans la région en appuyant ouvertement les Sandinistes; ils étaient également conscients, dès la fin de 1978, que les Sandinistes avaient toutes les chances de réussir par leurs propres moyens.

Même si Cuba s'était trouvée en première ligne de la crise, on ne pourrait forcément conclure à un téléguidage depuis Moscou. Affirmer que l'URSS "dirige" la politique cubaine dans la région, comme prétendre que Cuba "pilote" les divers maquis centraméricains, sont des propositions pour le moins discutables que semble avoir adoptées, a priori, la commission Kissinger.⁴⁴ Cuba, bien sûr, exerce une certaine influence sur les guérilleros, tout comme l'URSS sur Cuba. Et la politique étrangère très affirmée de Cuba dans le tiers-monde tient largement, il est vrai, à l'aide économique et militaire des Soviétiques. Mais si l'on pense aux engagements révolutionnaires de Castro et aux besoins de Cuba en matière de sécurité, il est logique que ce pays appuie les mouvements visant à renverser les régimes pro-américains au profit de régimes lui étant favorables. En outre, l'aide que fournit Cuba aux régimes en place (aide militaire restreinte, prêts modestes, assistance technique et médicale assez considérable, contingents importants de conseillers militaires et policiers) et aux mouvements (subventions modestes, quelques armes, matériel militaire, appareils de communication, service de propagande) n'est pas de nature à lui imposer un trop lourd fardeau. Rien de commun donc avec l'Afrique, où Cuba met en oeuvre des moyens considérables. Si les intérêts cubains et soviétiques dans la région coïncident et que les deux pays collaborent à ce titre, il n'en découle pas nécessairement que Cuba est la

⁴⁴ Henry Kissinger, *et al.*, *The Report of the President's National Bipartisan Commission on Central America* (New York : Macmillan, 1984), p. 107.

marionnette de l'Union soviétique. Maintenir que c'est le cas revient à méconnaître les causes de la démarche anti-américaine de Cuba et à refuser de saisir les véritables occasions d'affaiblir les liens cubano-soviétiques.

Cela ne signifie pas que les Soviétiques se gênent pour exploiter à fond cette convergence d'intérêts, car c'est pour eux un excellent moyen de promouvoir l'anti-américanisme dans la région sans s'exposer aux dangers d'une intervention directe. En agissant de temps à autre "par Cubains interposés", les Soviétiques montrent qu'ils perçoivent l'avantage qu'il y a à recourir à des forces pouvant évoluer avec parfaite aisance sur un terrain qu'elles connaissent à fond. Cette démarche traduit également deux principes de la politique soviétique en Amérique centrale : profiter de toutes les occasions pour lancer des pierres dans le jardin des États-Unis et veiller, parallèlement, à rester en coulisse pour éviter de provoquer ces derniers.

La révolution au Nicaragua et l'avènement du Front sandiniste ont suscité chez les Soviétiques optimisme et jubilation.⁴⁵ Pour eux, cet événement constituait le premier succès véritable dans les Caraïbes depuis l'arrivée de Castro; il laissait présager des jours meilleurs en Amérique centrale⁴⁶ et marquait une nouvelle étape du processus révolutionnaire en Amérique latine⁴⁷; il offrait l'occasion rêvée de tirer parti de la faiblesse des États-Unis dans le tiers-monde, cette fois dans une région qui représentait pour les Américains un enjeu stratégique considérable.

On a souvent fait remarquer que la révolution au Nicaragua s'est traduite en URSS par un regain d'enthousiasme pour le principe de l'insurrection violente dans la région; des personnages comme Ché Guevara, qu'on avait mis au ban pour aventurisme d'extrême-gauche furent réhabilités dans la littérature soviétique.⁴⁸ Toutefois, on oublie souvent d'ajouter que cet enthousiasme s'accompagnait de fréquentes mises en garde : l'expérience du Nicaragua

⁴⁵ Voir S. Mikoyan, *op. cit.* (note 42), p. 5; "Nikaragua, Nadezhda Kontinenta", *Latinskaya Amerika* (1979), n° 4, pp. 221 et 224; A. Šul'govskii, "Eksperiment Bol'shoi Istoricheskoi Vazhnosti", *Latinskaya Amerika* (1980), n° 3, p. 5.

⁴⁶ "Nikaragua, Nadezhda Kontinenta" (note 45), pp. 221 et 222.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 222; R. Arismendi, "Narodnaya Vesna v Nikaragua", *Latinskaya Amerika* (1980), n° 2, pages 12 et 20; B.I. Koval', "Revolyutsia-Olitel'nyi Istoricheskii Protseess", *Latinskaya Amerika* (1980), n° 3, p. 12.

⁴⁸ Voir B.I. Koval', "Revolyutsia-Olitel'nyi Istoricheskii Protseess", *Latinskaya Amerika* (1980), n° 3, pages 15 et 16. Voir aussi Shafik Handal, cité à la note 68.

était unique, disait-on, et il était dangereux d'en tirer des conclusions générales quant à la nécessité de la lutte armée.⁴⁹

Si les Soviétiques ont cautionné la révolution au Nicaragua, c'est peut-être, d'abord, parce qu'ils envisageaient avec optimisme l'évolution future de la situation en Amérique centrale, mais aussi parce qu'ils se sont rendu compte que les États-Unis n'avaient pas su prendre les moyens pour la réprimer. Peut-être l'URSS en a-t-elle conclu que les États-Unis n'avaient plus la volonté ni les moyens de défendre leurs intérêts dans le tiers-monde et qu'elle pourrait donc, sans trop de risques, y mener une politique plus agressive. Ces déductions étaient d'autant plus réconfortantes pour l'URSS qu'elle se trouvait aux prises avec des difficultés croissantes, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de ses frontières.⁵⁰ Les récents succès en Angola, au Mozambique, en Éthiopie, Yémen du Sud et en Afghanistan avaient pour contrepartie l'hostilité et la fermeté grandissantes des principaux adversaires de l'URSS (mentionnons le réarmement convenu par les pays de l'OTAN en 1978, le traité sino-japonais conclu la même année, la tendance à la normalisation des rapports sino-américains, la double décision parallèle prise par l'OTAN en décembre 1979, et l'influence de plus en plus forte des "milieux réactionnaires" au sein du gouvernement américain). À ces problèmes extérieurs est venue s'ajouter la crise polonaise. Entretemps, la croissance économique à l'intérieur de l'URSS se heurtait à la rigidité de l'approvisionnement en produits de base, situation qui gênait la production et freinait l'innovation technologique. Les événements d'Amérique centrale comptaient parmi les quelques rares lueurs d'espoir sur un fond uniformément sombre par ailleurs.

L'Union soviétique n'était plus le même pays en 1960 qu'en 1954. Dans le même ordre d'idées, elle était en mesure de réagir plus rapidement et plus efficacement en 1979 et 1980 que vingt ans auparavant.⁵¹ Depuis la victoire sandiniste au Nicaragua, l'URSS s'efforce de consolider et d'approfondir ses relations avec le nouveau régime à tous les égards.

⁴⁹ S. Mikoyan, *op. cit.* (note 40), p. 35; Shulgovskii, *op. cit.* (note 45), p. 7, Arismendi, *op. cit.* (note 47), p. 34.

⁵⁰ En 1981, dans l'aperçu de la situation internationale qu'il a présenté devant le 26^e Congrès du Parti, M. Brezhnev a qualifié cette période de turbulente et complexe, contrairement à ce qu'il avait dit en 1976 au 25^e Congrès.

⁵¹ S. N. MacFarlane fait état de la forte croissance prévue des forces classiques soviétiques dans un article intitulé "Soviet Policy in the Third World: Objectives, Interests, Capabilities, and Constraints"; on pourra lire cet article dans un ouvrage sur la sécurité dans le tiers-monde qui paraîtra prochainement sous l'égide du Wilson Center de l'Institut Smithsonian.

L'Union soviétique a ouvert sa première mission diplomatique à Managua en mars 1980. De son côté, le PCUS s'est hâté d'établir des liens avec son pendant nicaraguayen, le FSLN. Depuis lors, l'Union soviétique a fourni au Nicaragua une aide économique considérable, à commencer, en 1980, par 20 000 tonnes de blé et un prêt de 21 millions de dollars destiné à des projets agricoles et industriels. En 1981 et 1982, les Soviétiques ont versé 110 millions de dollars de plus sous forme d'aide et de prêts, et ils se sont engagés en 1982 à absorber une part importante des exportations agricoles du Nicaragua. Dès 1982, il y avait 700 étudiants nicaraguayens en URSS, auxquels se sont ajoutés, en 1982 et 1983, trois cents nouveaux boursiers. Plus récemment, l'URSS est devenue le principal fournisseur de pétrole du Nicaragua, qui se serait vu accorder des conditions de faveur à cet égard. L'aide soviétique s'est accompagnée de prêts d'environ 70 millions de dollars consentis en 1981 par d'autres pays de l'Est, tandis que de 1980 à 1982 Cuba accordait de l'aide et des prêts d'une valeur atteignant 150 millions de dollars.

Considérable par rapport aux niveaux antérieurs de l'aide soviétique en Amérique centrale, ce programme est dérisoire en comparaison des engagements de l'URSS envers Cuba (10 millions par jour actuellement), le Vietnam (de 3 à 6 millions par jour) et même l'Éthiopie (1 à 3 millions par jour). L'URSS se montre très peu disposée à endosser la charge que supposent la reconstruction du Nicaragua et sa dette extérieure grandissante, sans même parler de la consolidation de la révolution. Nombreux sont les auteurs soviétiques qui conseillent la prudence en ce qui concerne la socialisation des moyens de production dans les pays alliés du tiers-monde; mieux, ils prônent le recours continu aux investissements privés étrangers.⁵² On peut en déduire que nos observations à la section II, quant à l'incidence des contraintes économiques sur l'élaboration de l'actuelle politique de l'URSS dans le tiers-monde, s'appliquent tout particulièrement aux relations soviéto-nicaraguayennes. Et ce qui est vrai pour l'Union soviétique l'est a fortiori pour les États satellites (y compris Cuba et bon nombre des pays du Pacte qui accordent au Nicaragua une aide limitée) dont la survie même repose sur l'aide de Moscou.

⁵² Voir Mikoyan, "Ob osobennostyakh revolyutsii v Nikaragua i eyo urokakh s tochki zrenii teorii i praktiki osvoboditel'nogo dvizhenii", *Latinskaya Amerika*, (1980), n° 3, pages 42 et 43; l'auteur prône la nouvelle politique économique soviétique des années 1921 à 1928 comme modèle de stratégie pour le Nicaragua.

L'aide économique a été suivie, durant l'exercice 1981-1982, d'une aide militaire qui s'est chiffrée à 28 millions de dollars : l'URSS, l'Allemagne de l'Est et Cuba ont alors fourni un matériel divers, comprenant des chars T54 et T55, des véhicules blindés de transport de troupes, des pièces d'artillerie lourde, des missiles sol-air et de grosses quantités d'armes légères.⁵³ L'armée du Nicaragua est ainsi devenue la plus puissante — et de loin — en Amérique centrale; mais le succès sandiniste contre les forces insurrectionnelles tient aussi à la mobilité et à la puissance de feu du matériel. Les livraisons se poursuivent jusqu'à ce jour. En 1984, l'Allemagne de l'Est a livré quelque 800 camions militaires, et l'URSS vient de fournir des hélicoptères MI-24 qui se sont avérés très efficaces dans la lutte anti-contras. Au matériel s'ajoutent un petit nombre de conseillers soviétiques (entre 40 et 50)⁵⁴ et un important contingent cubain. Il semble donc que les rapports entre l'URSS et le Nicaragua se multiplient sur tous les plans, situation qui inquiète beaucoup les États voisins (le Honduras, le Costa Rica et le Salvador) et à plus forte raison les États-Unis.

Les interventions épisodiques de l'armée nicaraguayenne au-delà des frontières nationales ont amplifié les craintes des pays voisins. À ce propos, citons l'incursion du printemps 1985 où des Sandinistes ont poursuivi des "contras" sur le territoire costaricien, ce qui a donné lieu à un affrontement entre la Garde civile du Costa Rica et les forces du Nicaragua. On soupçonne également que le Nicaragua donne refuge aux rebelles salvadoriens et leur fournit des installations. Des armes destinées à ces rebelles ont déjà été acheminées via le Nicaragua, avec la caution des Sandinistes (notamment pendant la période qui a précédé "l'offensive finale" du FLMN en janvier 1981).

Dans tous les cas de figure, il est quasi certain que la révolution sandiniste aurait entraîné un resserrement des liens avec l'URSS et un recul correspondant de l'ascendant américain. L'Union soviétique souhaite multiplier ses rapports avec les États centraméricains et saper la position des États-Unis dans les Caraïbes. Depuis sa fondation, le Front sandiniste — ou du moins certains de ses principaux dirigeants — présente une forte orientation marxiste (Humberto Ortega a déclaré en 1980 que "sandinisme" et

⁵³ La plupart de ces chiffres sont extraits de l'ouvrage *The Soviet Union* de J. Valenta, *op. cit.* (note 2), dans Wiarda, pages 217 et 218.

⁵⁴ *Soviet Military Power* (Washington: USGPO, 1985), p. 120.

“marxisme-léninisme” sont synonymes, et Tomas Borge s’est dit communiste), et l’on conçoit aisément qu’il ait des affinités idéologiques avec l’URSS. La composante marxiste de la démarche “sandinista” se double d’un anti-américanisme d’origine historique et géopolitique qui pousse les Sandinistes à vouloir se soustraire à l’influence politico-économique des États-Unis et à y faire contrepoids en nouant des liens avec d’autres pays. Et puis, les dirigeants sandinistes ont longtemps craint que les États-Unis intervinssent directement au Nicaragua, soit pour réprimer ou écraser la révolution, soit encore pour lui faire suivre une orientation plus acceptable. Les précédents ne manquent d’ailleurs pas : les Américains ont débarqué au Nicaragua dans les années 1920 ; c’est grâce à eux que le premier Somoza a pu éliminer le fameux Sandino et arracher le pouvoir au gouvernement civil dans les années 1930, et ce sont les États-Unis qui ont conforté la dictature Somoza.

Une fois de plus, l’appréhension des Sandinistes n’était pas sans fondement. Alors que le régime Somoza agonisait, les États-Unis ont tenté de mettre sur pied, sous l’égide de l’Organisation des États américains, une force de maintien de la paix qui aurait eu pour mission de stabiliser la situation au Nicaragua en attendant que *tous* les groupements politiques — y compris les *Somocistas* — s’entendent sur une solution de compromis. L’initiative a achoppé sur l’indifférence, voire l’hostilité des alliés latino-américains des États-Unis. Depuis, la crainte d’une éventuelle intervention militaire américaine ne fait qu’augmenter, comme nous le verrons plus loin. Dans ces conditions, il est donc normal que le Nicaragua cherche à garantir sa sécurité auprès d’adversaires des États-Unis. Pour toutes ces raisons, les répercussions régionales et internationales de la prise du pouvoir par les Sandinistes, tant redoutées des Américains, sont devenues réalité.

Mais rien ne laissait prévoir l’ampleur de la détérioration des rapports américano-nicaraguayens, ni celle du recul de l’influence américaine devant l’implantation soviétique. Cet état de fait est une conséquence directe de la politique des États-Unis. Comme pour Cuba, la démarche de Washington a eu pour effet de pousser le Nicaragua dans les bras grands ouverts de Moscou. Et s’il est vrai que l’arrivée au pouvoir de l’administration Reagan a renforcé la tendance, à bien des égards, le gouvernement Carter n’avait pas, lui non plus, arrangé les choses.

Lorsque les Sandinistes ont pris le pouvoir, Castro leur a recommandé de ménager les États-Unis afin de conserver l’accès aux

marchés et aux programmes d'aide américains.⁵⁵ Les Sandinistes ont suivi ce conseil, en raison, peut-être et surtout, de l'immense tâche de reconstruction qui les attendait aux lendemains de la guerre,⁵⁶ mais aussi parce que, leur pouvoir n'étant toujours pas consolidé, ils devaient composer avec toute une gamme d'intérêts nationaux qui étaient moins favorables qu'eux à la réforme sociale. En un premier temps, la réforme foncière ne visa donc que les propriétés confisquées aux Somoza et à leurs principaux collaborateurs. Par ailleurs, le gouvernement sandiniste se garda de prendre des mesures importantes à l'égard des biens d'appartenance étrangère, et il convint en outre d'assumer les dettes du régime précédent afin de ne pas compromettre la solvabilité du pays sur les marchés financiers internationaux.

Malgré tout, entre Managua et Washington, les frictions n'ont pas tardé à apparaître. Elles résultaient, du moins en partie, de l'appui accordé par les Sandinistes à la révolution au Salvador, mais aussi du glissement vers la droite de l'opinion américaine et de la position chancelante du gouvernement Carter aux États-Unis mêmes. L'aide au Nicaragua diminua sensiblement; après avoir temporisé, le Congrès finit par approuver un programme d'aide auquel se rattachaient des conditions difficilement acceptables pour les Sandinistes.⁵⁷

Dès son arrivée au pouvoir, l'administration Reagan suspend l'aide alimentaire et économique au Nicaragua, en invoquant les livraisons d'armes aux guérilleros salvadoriens. Le Nicaragua cesse aussitôt d'approvisionner les rebelles, espérant ainsi une reprise prochaine de l'aide américaine. Pour toute réponse, les États-Unis déclarent vaguement que la question sera analysée à une date ultérieure. Sans doute l'administration espère-t-elle ainsi arracher de nouvelles concessions aux Sandinistes. Mais en raisonnant de la sorte, Washington s'est privé d'une excellente "carotte" — l'aide — susceptible d'inciter Managua à infléchir sa politique.

Depuis, Washington fait peser sur le Nicaragua des pressions économiques de plus en plus lourdes. Les États-Unis ont effectivement

⁵⁵ H. Sims, "Revolutionary Nicaragua", dans Adelman and Reading, *op. cit.*, (note 37), p. 60.

⁵⁶ On estime que la guerre a causé des pertes matérielles d'environ 1,3 milliard de dollars, *ibid.*, p. 59.

⁵⁷ Les crédits enfin votés en 1980 se chiffraient à 75 millions de dollars, montant largement inférieur, semble-t-il, à celui qu'escomptait Managua. Les projets à participation cubaine étaient proscrits, et 60 p. 100 du montant devait être investi dans le secteur privé.

neutralisé les efforts déployés par Managua auprès des banques internationales [la Banque Mondiale, le Fonds monétaire international (FMI) et la Banque interaméricaine de développement] pour alléger sa dette extérieure et parer à l'assèchement de ses réserves de devises. Cette impossibilité d'obtenir de nouveaux prêts a gravement entravé le développement économique du pays, de façon directe bien sûr, mais aussi en alarmant d'éventuels bailleurs de fonds privés. Dès lors, le Nicaragua n'a d'autre choix que de chercher d'autres prêteurs et d'autres marchés. Qui plus est, ne pouvant plus répondre à ses besoins énergétiques sur le marché privé — conséquence de son manque de devises étrangères, le Nicaragua est contraint de s'approvisionner ailleurs.

Sur le plan militaire, on n'est guère surpris d'apprendre que, depuis l'avènement des Sandinistes, les États-Unis refusent de fournir une quelconque aide au Nicaragua. Par ailleurs, Washington entrave avec succès les efforts que le Nicaragua déploie pour trouver des fournisseurs d'armes occidentaux. Pour ne citer qu'un exemple, la France a résilié, voici trois ans, un contrat prévoyant la vente d'hélicoptères et de camions militaires aux forces du Nicaragua, par suite des pressions exercées par le gouvernement américain. On se rappellera, à cet égard, l'intervention des Américains à l'époque où le Guatemala et Cuba cherchaient à s'approvisionner en armes.

Dès le début des années 80, la nécessité pour le Nicaragua de s'armer devient plus pressante, car les États-Unis commencent à appuyer les mouvements visant à déstabiliser, puis à renverser, le régime sandiniste. La première intervention officielle des États-Unis survient en novembre 1981, lorsque le président Reagan demande des crédits de 20 millions de dollars au Congrès pour financer une campagne médiatique et para-militaire contre le gouvernement du Nicaragua. Des raids lancés depuis le Honduras au début de 1982 contraignent le FSLN à décréter l'état de siège en février de la même année. En juillet, les contras effectuent une première grande incursion sur le sol nicaraguayen. Au fil des années, grâce surtout au financement et à l'aide matérielle des États-Unis, cette campagne de harcèlement se transforme en véritable guérilla.⁵⁸

⁵⁸ Ce qui ne signifie pas que l'opposition armée est le seul fait de la politique américaine. Il ne fait aucun doute que certains éléments de l'ancienne Garde nationale somoziste auraient cherché de toute façon à monter une guérilla et qu'ils auraient trouvé, aux États-Unis comme ailleurs, un appui financier considérable auprès d'entreprises et de particuliers. En outre, le gouvernement

Malgré la répugnance du Congrès à financer l'insurrection au Nicaragua, l'escalade continue, ponctuée par des actes de sabotage dirigés contre des cibles économiques (par exemple, le minage du Port de Corinto et la destruction d'installations de stockage et de raffinage du pétrole), actes généralement imputés à la CIA.

En outre, les États-Unis ont été à la base d'une rapide croissance des forces du Honduras et ils ont entrepris un vaste programme de construction militaire à proximité de la frontière séparant ce pays du Nicaragua. Ces routes, ces entrepôts et ces aérodromes constituent une infrastructure qui permettrait, au besoin, une intervention éclair contre le Nicaragua. De surcroît, au cours des deux dernières années, les États-Unis, dans le cadre d'exercices terrestres et navals, ont déployé des milliers d'hommes au Honduras ainsi qu'un nombre considérable de bâtiments au large du Nicaragua.

Depuis cinq ans, les États-Unis mènent une véritable guerre verbale contre le Nicaragua, qu'ils assimilent à un danger "marxiste" dont la présence compromet la stabilité régionale. Washington finance l'activité politique de groupes d'opposition au pays même et cherche, par des manoeuvres dilatoires ou carrément obstructionnistes, à contrecarrer les initiatives de paix émanant de la région, la démarche Contadora par exemple. C'est du moins l'avis de nombreuses personnes dans la région.⁵⁹ L'administration Reagan demeure intraitable, malgré certaines avances du Nicaragua qui, par exemple, a proposé en mai 1982 d'inscrire à l'ordre du jour des négociations la question de ses rapports avec les rebelles salvadoriens.⁶⁰ Autrement dit, les États-Unis ont aggravé les problèmes de sécurité des Sandinistes tout en leur interdisant l'accès aux marchés d'armes occidentaux; ils se montrent indifférents à l'égard de toute négociation qui permettrait d'aplanir leurs différends avec Managua, qui se voit donc obligé de trouver de nouvelles sources de financement et d'autres protecteurs militaires.

⁵⁸ (suite)

sandiniste a fait preuve, dans ses rapports avec les indiens Meskitos, d'une maladresse qui a attisé la révolte. Par ailleurs, les moyens mis en oeuvre par les dirigeants sandinistes pour consolider leur pouvoir aux dépens des autres groupes, tant amis qu'ennemis, ont fait basculer d'anciens collaborateurs comme Eden Pastora dans l'Opposition. Ce qu'il faut retenir, toutefois, c'est que le problème n'aurait pas son ampleur actuelle si l'administration Reagan n'avait pas systématiquement appuyé les contras.

⁵⁹ Entrevues menées par l'auteur en juillet 1985 à Campinas (Brésil).

⁶⁰ Sims, *op. cit.* (note 55), p. 66.

La politique américaine est délétère sur plusieurs plans. En faisant peser sur le Nicaragua une menace extérieure directe, les États-Unis ont facilité la consolidation du pouvoir sandiniste. Ainsi, comme nous l'avons déjà vu, le déclenchement de la campagne anti-révolutionnaire en 1982 a incité les Sandinistes à décréter l'état de siège, ce qui a notamment eu pour effet de réduire considérablement la liberté de manoeuvre des partis d'opposition. Dès lors, les Sandinistes ont accéléré le processus de socialisation du Nicaragua et adopté, en avril 1982, la "construction du socialisme" comme objectif officiel. C'est à cette époque aussi que les Sandinistes, aux prises avec une détérioration rapide de la situation économique, ont décidé de soumettre le secteur privé à des contrôles sévères tout en accordant des facilités au secteur public. Ces mesures politiques et économiques ont précipité le départ des modérés et la fuite des capitaux privés. Bref, la démarche américaine n'a fait qu'affaiblir ce pluralisme économique et politique que les États-Unis affirmaient vouloir favoriser.

Plus importante à notre sens est la relation chronologique entre la politique américaine et celle de l'URSS en ce qui concerne les rapports des deux superpuissances avec le Nicaragua. Les faits suggèrent que telle ou telle mesure des États-Unis crée, au Nicaragua, un besoin que les Sandinistes s'efforcent de combler auprès des pays du Bloc de l'Est. Par exemple, le premier accord de coopération commerciale et d'assistance entre Moscou et Managua a été conclu en mars 1980, alors que Washington venait de rattacher des conditions irrecevables (voir plus haut) à un programme d'aide dont le montant, déjà inférieur à ce qu'escomptaient les Sandinistes, était dérisoire en regard de l'immense tâche de reconstruction qu'il fallait entreprendre aux lendemains de la guerre civile. L'aide alimentaire de l'URSS au Nicaragua a débuté peu de temps après l'annulation des livraisons dites "PL 480" par l'administration Reagan. Lorsqu'au début de 1985, les Soviétiques ont convenu d'approvisionner le Nicaragua en pétrole, les États-Unis avaient récemment imposé un embargo qui risquait d'aggraver la crise des devises au Nicaragua. Il ressort de tout cela que les Américains semblent se priver de quelques leviers susceptibles d'avoir un effet modérateur sur la politique sandiniste. Par conséquent, la retenue présente beaucoup moins d'intérêt aux yeux du Nicaragua (qu'il s'agisse du soutien accordé au FMLN du Salvador ou des rapports avec l'Union soviétique). L'analogie avec Cuba au début des années 1960 est frappante et tend à confirmer la thèse que les États-Unis, par leurs actions, engendrent et entretiennent, du moins en partie, les situations auxquelles ils affirment réagir.

Revenons à la politique de l'URSS. De toute évidence, les Soviétiques s'efforcent de profiter des débouchés offerts par la transformation socio-politique qui s'opère en Amérique centrale et par la maladresse de la réaction américaine dans ce contexte. En contrepartie, les faiblesses économiques de l'URSS et l'importance de ses engagements ailleurs dans le monde viennent limiter son action dans la région, d'autant plus que, consciente des enjeux que représente l'Amérique centrale pour les États-Unis, elle juge que l'actuel gouvernement hésiterait moins que le précédent à intervenir dans le cadre des rivalités Est-Ouest. Cette attitude se retrouve dans les écrits des auteurs soviétiques, où l'optimisme des premiers jours quant à l'avenir de la révolution en Amérique centrale fait place à des propos plus nuancés. Avant, on proclamait la solidarité révolutionnaire; maintenant, on insiste sur l'importance pour les mouvements et les régimes révolutionnaires de compter sur leurs propres moyens.⁶¹ De façon plus générale, ces écrits traduisent une inquiétude croissante face à la possibilité qu'un conflit régional dégénère en guerre mondiale.⁶² Dans leurs déclarations, les Soviétiques s'efforcent de minimiser l'importance présumée de leurs engagements au Nicaragua. Ainsi, le marxisme-léninisme hautement proclamé par certains dirigeants sandinistes est passé sous silence; le Nicaragua est assez rarement assimilé à un État à "tendance socialiste";⁶³ la révolution nicaraguayenne est qualifiée de "démocratique populaire" plutôt que de "socialiste".⁶⁴

Dans les faits, l'Union soviétique s'est bien gardée d'implanter des bases au Nicaragua⁶⁵ et elle ne fournit à ce dernier que des armes d'une certaine catégorie, sans doute pour ne pas provoquer une intervention militaire des États-Unis. Par exemple, il y a tout lieu de croire qu'à deux reprises, l'URSS s'appêtait à livrer des chasseurs *MIG 21* au Nicaragua, une première fois durant les années Carter (des pilotes nicaraguayens avaient été envoyés en Bulgarie pour être formés sur avion à réaction), puis de nouveau en 1982-1983,

⁶¹ Par exemple, dès juillet 1981, dans un article traitant des problèmes de développement socio-économique au Nicaragua révolutionnaire, il n'est pas fait mention de l'aide fournie par l'URSS et d'autres pays. I. Bulychev, "Upsekki i Problemy Sandinistskoi Revolyutsii", *Latinskaya Amerika* (1981), n° 7, pages 21 à 41.

⁶² Voir MacFarlane, *op. cit.* (note 17), pages 309 et 310.

⁶³ Cette notion et son importance sont traitées dans l'ouvrage de S.N. MacFarlane, *Superpower Rivalry and Third World Radicalism: The Idea of National Liberation* (London: Croom Helm, 1985), pages 164 à 167.

⁶⁴ Voir les slogans soviétiques du Premier mai en 1982 (*Pravda*, 11-IV-82)

⁶⁵ Il n'est même pas certain que les Sandinistes permettraient à l'URSS d'implanter des bases, étant donné leur orientation nationaliste et la réaction probable des États-Unis.

quand Cuba reçut des appareils en pièces détachées dont on supposait, non sans motif, qu'ils étaient destinés au Nicaragua, où des travaux d'aménagement étaient justement en cours pour permettre le déploiement de ce type d'appareil à l'aéroport militaire de Punta Huete, près de Managua. Cette fois, les Américains ont réagi. Révélant qu'ils avaient découvert le pot au rose, ils ont montré, notamment en harcelant les cargos soviétiques en route vers le Nicaragua, qu'ils étaient résolus à empêcher la livraison. Les Soviétiques ont renversé la vapeur.⁶⁶ La modération de l'URSS se mesure aussi au nombre peu élevé de militaires soviétiques basés au Nicaragua.

Résumons. Même si les Soviétiques n'ont pas tenu de rôle véritable dans la révolution, ils n'ont pas tardé à y voir une occasion d'accroître leur influence aux dépens des États-Unis dans une région qui représentait pour ces derniers un enjeu stratégique considérable. En 1979, l'URSS était bien plus en mesure de profiter de ce genre de situation que vingt et vingt-cinq ans auparavant, lors des crises à Cuba et au Guatemala. Par conséquent, la réaction soviétique à la révolution nicaraguayenne fut beaucoup plus énergique.

À l'instar de leurs prédécesseurs cubains et guatémaltèques, les Sandinistes étaient décidés, lorsqu'ils ont pris le pouvoir, à provoquer une transformation socio-politique radicale à désolidariser leur pays de la politique étrangère américaine. En outre, plusieurs dirigeants du mouvement affichaient volontiers une orientation marxiste-léniniste; ils imputaient la plupart des problèmes du pays à ce qu'ils appelaient l'ingérence systématique des États-Unis, et ils avaient l'intention d'exporter la révolution dans les autres États centraméricains. Cette démarche du nouveau régime préluait à l'instauration de relations cordiales avec l'Union soviétique.

Toutefois, si le resserrement des liens soviéto-nicaraguayens et la dégradation parallèle des rapports entre Washington et Managua sont maintenant très marqués, les États-Unis doivent endosser une lourde part de responsabilité, car ce sont leurs politiques qui ont plus ou moins forcé le repli du Nicaragua vers l'URSS et Cuba. Les États-Unis voient néanmoins leurs craintes se matérialiser, et les rapports entre les deux pays se détériorent davantage.

⁶⁶ Voir Contra Ramet et Lopez-Alvez, "*Moscow and the Revolutionary Left in Latin America*", *Orbis* XXVIII, n° 2 (été 1984). Les auteurs déclarent à la page 356 que le Nicaragua a reçu 80 chasseurs MIG. Cette allégation ne repose sur aucune preuve formelle.

Les efforts que l'URSS déploie pour asseoir sa position au Nicaragua, aux dépens des États-Unis, sont circonscrits par la faiblesse de l'économie soviétique, par la présence militaire dominante des Américains dans la région et par le fait qu'une intervention directe aux côtés des Sandinistes comporterait des risques inacceptables d'escalade et d'affrontement avec les États-Unis. Ce dernier facteur joue d'autant plus depuis l'élection de Ronald Reagan et la reprise de l'activité militaire américaine dans la région, dont le point culminant a été l'invasion de la Grenade (voir plus loin). Les Soviétiques réagissent aux crises dans la région avec toujours plus d'assurance et toujours plus de prudence. Il y a peu de raisons de croire qu'ils cherchent à contester directement l'autorité des États-Unis dans la région, et les spécialistes ne semblent pas se tromper en affirmant que la crise dans les Caraïbes relève de conditions locales et s'inscrit dans un contexte Nord-Sud plutôt qu'Est-Ouest. Comme nous le verrons plus tard, cette constatation est importante sur le plan des politiques.

4. Le Salvador

Les facteurs qui ont motivé la prudence de la démarche soviétique au Nicaragua influencent davantage encore la position de l'URSS sur la guerre au Salvador. En effet, contrairement à ce qui s'est passé au Nicaragua, les États-Unis ont pris envers le gouvernement salvadorien des engagements politiques et militaires sans équivoque en vue d'assurer la survie de ce dernier. Par conséquent, les dangers d'une intervention directe sont d'autant plus grands.

Si l'on admet, à l'exemple d'Alexander Dallin, qu'il est préférable de s'en tenir aux "explications parcimonieuses de la causalité",⁶⁷ on évitera de perdre du temps en cherchant à imputer à des forces extérieures l'activité révolutionnaire au Salvador. Les causes de la révolution sont, pour l'essentiel, les mêmes ici qu'au Nicaragua.

La grande majorité de la population vit dans une pauvreté abjecte. La croissance économique, bien qu'assez rapide durant les années 1950 et 1960, ne parvient plus à répondre aux besoins d'une population toujours plus nombreuse. De toute façon, dès le milieu des années 1970, la crise énergétique, la récession mondiale et l'éclatement de la communauté économique centraméricaine ont endigué cette croissance. La répartition des revenus, grossièrement inégale

⁶⁷ A. Dallin, "The Domestic Sources of Soviet Foreign Policy", dans S. Bialer, *The Domestic Context of Soviet Foreign Policy* (Boulder, Colorado : Westview, 1981), p. 356.

au départ, favorisait de plus en plus une minuscule élite qui a cédé tout pouvoir politique aux militaires, contre protection de ses privilèges. La corruption a toujours été et demeure endémique.

Le système politique s'est montré réfractaire à toute réforme en l'absence de pressions révolutionnaires. La répression des groupes d'opposition et des forces sociales qu'ils représentent s'est intensifiée au cours des années 1970 pour atteindre, en 1980, une férocité qui ne s'était jamais vue dans la région. Les structures démocratiques, déjà fragile, étaient systématiquement bafouées. Les nouvelles élites instruites se voyaient refuser toute participation véritable et supportaient les pires excès du régime.

Avec l'indigence des masses, l'insatisfaction des élites et la répression institutionnalisée, tous les ingrédients d'une révolution sont réunis. Dès le milieu des années 1970, les jeunes intellectuels étaient de plus en plus nombreux à quitter la ville pour rallier un maquis en pleine croissance dont le soutien populaire ne cessait d'augmenter à mesure que le régime se mettait à dos les groupements politiques de presque toutes les tendances, y compris une bonne partie des Démocrates chrétiens de Napoleon Duarte. La désaffection fut quelque peu ralentie lorsqu'en 1979, installée à la faveur d'un coup d'État, une nouvelle junte se montra disposée à entreprendre par suite des pressions des États-Unis, mais aussi sous l'impulsion d'éléments réformistes au sein de la junte, d'importantes réformes économiques et politiques. Toutefois, la position des officiers modérés fut bientôt ébranlée par des éléments plus conservateurs du pouvoir militaire, dont l'ascendant, s'ajoutant aux effets de la guerre et aux assassinats de dirigeants réformistes, a considérablement retardé, voire renversé la réforme. Aux yeux de nombreux Salvadoriens, cette dégradation prouvait une fois pour toutes que le changement ne s'accomplirait jamais sans violence.

Le Parti communiste du Salvador, à l'instar de son pendant au Nicaragua, a pris position dans les années 1970 contre la lutte armée. Par conséquent, il n'a jamais exercé sur la guérilla qu'une influence limitée. Cette position a causé des dissensions internes, et certains cadres comme Caetano Carpio, agacés par la démarche progressiste et non violente des instances, ont rompu avec le parti pour fonder leur propre maquis. Il y a tout lieu de croire que les mentors soviétiques du Parti avaient approuvé, voire suggéré cette position.

Par la suite, devant la victoire des Sandinistes au Nicaragua, le Parti — nous l'avons déjà vu — a adopté le principe de la révolution armée comme seul espoir de changement au Salvador. Comme cette volte-face a été révélée dans des articles parus sous la plume de Shafik Khandal, Secrétaire du Parti, dans *Kommunist* et *Latinskaya Amerika*⁶⁸, on peut supposer qu'encore une fois, le PCUS avait donné son aval. Quoi qu'il en soit, le Parti avait d'excellentes raisons de modifier son orientation :

1. la répression qui s'accroît au début de 1980 écarte d'office la solution pacifique;
2. la guérilla remporte du succès sur le terrain et réussit, par ailleurs, à multiplier ses liens avec les groupes d'opposition modérés;
3. l'opposition du Parti à la révolution violente lui vaut de perdre son soutien populaire.

Depuis 1980, la politique de l'URSS à l'égard du Salvador se résume à des déclarations de sympathie et de solidarité en faveur de la guérilla. En outre, il est assez évident qu'avant "l'offensive finale" ratée de janvier 1981, alors que l'optimisme dominait, les Soviétiques ont aidé les guérilleros salvadoriens à se procurer des stocks d'armes légères américaines détenues par le Vietnam et l'Éthiopie.⁶⁹ Entretemps, sans doute avec la bénédiction des Soviétiques, Fidel Castro a réuni les chefs des diverses factions armées afin de les inciter à effacer leurs différences durant cette phase de la guerre que les Cubains et les Soviétiques croyaient décisive. En l'occurrence, cet effort de médiation a débouché sur la création d'un front commun plutôt précaire.

Depuis l'échec de l'offensive, le Salvador offre aux Soviétiques des perspectives moins réjouissantes. Les États-Unis se sont en effet montrés de plus en plus résolus à déjouer la guérilla et ils ont réussi à mettre en place, sous Napoleon Duarte, un régime salvadorien relativement stable et légitime. Il y a très peu d'indices permettant de croire que les Soviétiques auraient véritablement appuyé le FMLN ou ses diverses factions depuis 1981, en leur fournissant des armes ou en les finançant. C'est ce qui explique la brièveté du présent chapitre.

⁶⁸ "Salvador : *Edinstvo Revolyutsionnykh Sil*", *Latinskaya Amerika* (1980), n° 7, p. 83; S. Khandal, "Na Puti K Svobode", *Kommunist* (1980), n° 17, pp. 96-97, 101 et 103.

⁶⁹ Voir J. Valentae V Valenta "Soviet Strategy and Policy in the Caribbean Basin", dans Wiarda (*op. cit.*, note 2, p. 230).

Il semble que l'aide extérieure dont bénéficie le FMLN provienne principalement de Cuba et du Nicaragua.⁷⁰ La politique des Soviétiques vis-à-vis de la révolution au Salvador tend à confirmer qu'ils préfèrent s'en remettre à des éléments locaux dont les intérêts coïncident avec les leurs et dont l'action accroît l'instabilité dans la région. Une fois de plus, l'URSS se montre peu disposée à prendre les risques et à supporter les coûts que supposerait une intervention directe. Par conséquent, on peut raisonnablement conclure que les problèmes du Salvador sont imputables au mécontentement local attisé par des éléments locaux qui préconisent la révolution et qui nourrissent à l'égard des États-Unis un profond ressentiment. "L'expansionnisme soviétique" n'est pas vraiment en cause. S'ils veulent contribuer à résoudre ces problèmes, les États-Unis devraient repenser leur politique locale au lieu de courir après des chimères rouges.

5. La Grenade

Les traditions politiques et culturelles des États hispanophones des Caraïbes et celles des États antillais anglophones sont à ce point différentes, du moins à certains égards, qu'on peut se demander si l'affaire de la Grenade a vraiment sa place dans la présente étude. Toutefois, les facteurs géopolitiques influençant le comportement de l'Union soviétique (et celui des États-Unis) envers la Grenade restent sensiblement les mêmes que dans les autres cas analysés ici. Mieux, la réaction de l'URSS et des États-Unis face à l'émergence d'un régime radical de gauche dans ce milieu politique pourtant différent rappelle beaucoup les réactions qu'ils ont eues ailleurs dans les Caraïbes. Sur le plan méthodologique, l'épisode de la Grenade constitue pour les spécialistes un sujet rêvé, du fait qu'il existe une abondance de documents originaux sur l'orientation idéologique et le fonctionnement interne du mouvement *New Jewel* et sur les relations entretenues par la Grenade avec Cuba et l'Union soviétique.

Comme dans les autres cas, l'avènement du régime Bishop était surtout le fait d'une crise économique et politique d'origine locale. La Grenade, avant et tout de suite après l'indépendance, a été dominée par Eric Matthew Gairy, qui a dû ses premiers succès à l'appui d'un mouvement syndical rural regroupant diverses tendances. Toutefois, en 1967, de retour au pouvoir après cinq années dans l'opposition, Gairy s'est progressivement démarqué de sa base

⁷⁰ Et aussi, bien malgré eux, les États-Unis, puisque les guérilleros capturent des quantités importantes d'armes américaines fournies à l'armée salvadorienne.

ouvrière, usant alors du patronage que lui permettaient ses fonctions pour s'enrichir et pour consolider ses appuis parmi la classe moyenne des bureaucrates et des entrepreneurs. Il s'est de plus en plus identifié aux milieux d'affaires, tant nationaux qu'étrangers, et a promulgué une législation du travail qui eut pour effet de neutraliser ses anciens alliés, les syndicats.

Pour conserver le pouvoir devant une contestation grandissante, Gairy crée et compte de plus en plus sur un détachement spécial de police, le *mongoose gang*, qui entreprend contre les groupes d'opposition une campagne systématique d'intimidation allant parfois jusqu'à l'assassinat. Avec le temps, Gairy manifeste des signes d'instabilité et de mégalomanie. Il est obsédé par les OVNI et veut convaincre les Nations-Unies de créer une agence dont l'unique mission serait de communiquer avec les extra-terrestres; refuser son autorité revient à rejeter la sagesse divine.

Entretemps, en partie à cause de l'incurie, de l'incompétence et de la corruption du régime, l'économie stagne, puis amorce un long déclin qui sera aggravé, dès 1973, par la crise du pétrole et la récession mondiale. Les services publics s'atrophient, l'infrastructure pourrit, l'analphabétisme et la mortalité infantile s'intensifient, et les terres confisquées aux opposants du régime restent inexploitées. En 1979, le chômage s'élève à 49 p. 100 et atteint 80 p. 100 des jeunes de moins de 23 ans.⁷¹ Le mécontentement des couches paysannes et ouvrières gagne bientôt les classes moyennes.

Tout effort visant à exprimer ce mécontentement par la voie constitutionnelle se heurte à une répression de plus en plus sévère. En 1977 et 1978, la législation du travail est élargie pour comprendre des dispositions anti-grève touchant de nombreuses catégories de la force ouvrière. Malgré les résultats impressionnants obtenus par le Parti *People's Alliance* aux dernières élections de l'ère Gairy, ce dernier bafoue le parlement. Les politiciens d'opposition tombent souvent sous les coups des assassins.

On peut imaginer les conséquences politiques de ces agissements :

Dès le début de 1979, Gairy avait réussi à unir contre lui la majorité de la population, toutes races et toutes classes

⁷¹ T. Thorndike, *Grenada: Politics, Economics and Society* [Londres : Frances Pinter (Éditeur), 1985], p. 48. Dans cet ouvrage, Thorndike présente un exposé lucide, quoiqu'engagé de l'évolution politique en Grenade. Lire les chapitres 2, 3 et 4 portant sur les événements qui ont précédé le coup d'État de 1979.

confondues. Nombreux étaient ceux pour qui la voie radicale s'imposait comme solution préférable à l'option électorale. L'inévitable fin était en vue.⁷²

La dégradation sociale, économique et politique et la perte d'autorité des institutions traditionnelles et des principales forces politiques ont favorisé l'émergence d'un groupe radical et dynamique déterminé à bouleverser le statu quo. Il s'agit du *New Jewel Movement* (NJM).

La genèse du NJM remonte à 1970, alors qu'un groupe de socialistes radicaux se réunit dans l'île Rat, au large de Sainte-Lucie. À divers degrés, tous sont désabusés. Les structures politiques et sociales de leurs différents pays ne répondent pas aux attentes, et l'optique *Black Power*, répandue à la fin des années 1960, s'est avérée inefficace comme contrepoids politique et culturel de ces structures. Les participants estiment que dans le contexte capitaliste mondial, la communauté antillaise anglophone souffre d'une dépendance économique — et par extension, politique — excessive ne pouvant mener qu'à l'impasse. Ils s'emploient donc à trouver des solutions de rechange. Les théories du développement non capitaliste élaborées par des spécialistes soviétiques comme Rostislav Ul'yanovsky influencent fortement leurs travaux.⁷³ Sous ce rapport limité, on peut donc parler d'influence soviétique sur l'idéologie du NJM, encore qu'à cette réunion, comme le fait remarquer Thorndike, la rigueur idéologique est loin de primer, et il n'est pas du tout question de "grande stratégie" pour socialiser les États antillais.⁷⁴ La démarche est avant tout éclectique et expérimentale.

Les participants décident qu'ils formeront, chacun dans son pays, des groupes de discussion socialistes. Lorsqu'il rentre à la Grenade, Maurice Bishop organise donc une tribune, comme prélude à la

⁷² *Ibid.*, p. 53.

⁷³ Voir R. Ul'yanovsky, *Socialism and the Newly Independent Countries* (Moscou : Progress, 1974). En ce qui a trait à l'influence des théories soviétiques du développement socio-économique et politique dans le tiers-monde sur la pensée marxiste dans les Caraïbes, voir Thorndike, *op. cit.*, pp. 19-24. Maurice Bishop expose les grandes lignes du développement non capitaliste durant l'étape "nationale démocratique" dans "We'll Always Choose to Stand Up", *Forward Ever! Three Years of the Grenadian Revolution: Speeches of Maurice Bishop* (Sydney : Pathfinder, 1982), pp. 35-38. On remarquera l'analogie avec les principes soviétiques de la "démocratie nationale" élaborés en 1960 lors de la Conférence des partis communistes et ouvriers.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 24.

création d'un parti politique. Au bout d'une année, cette tribune est supplantée par le *Movement for the Advancement of Community Effort* (MACE), mouvement de masse qui prône l'action politique de préférence aux discussions théoriques. À son tour, le MACE fusionne avec le *St. George's Committee of Concerned Citizens*, groupement d'opposition représentant les classes moyennes, pour former le *Movement for Assemblies of the People* (MAP). Enfin, en 1973, l'union du MAP et d'un organisme rural, le *Joint Endeavour for Welfare, Education, and Liberation* (JEWEL) donne naissance au *New Jewel Movement*. Ainsi, le mouvement coiffe toute une gamme de groupes socio-économiques opposés à Gairy. Étant donné sa composition hétéroclite, il n'est guère surprenant d'apprendre que le mouvement, malgré son orientation radicale socialiste, n'est marxiste-léniniste ni dans son mode d'organisation, ni dans sa perception du monde extérieur.

C'est dans le contexte de la répression sévère instituée par l'administration Gairy que le NJM a commencé à rationaliser ses structures et à élaborer un ensemble de doctrines marxistes. En 1973, le Parti a mis sur pied un bureau politique chargé d'administrer ses affaires internes. Il ressort des entrevues menées par Thorndike que les instances du Parti ont épousé à cette époque le "socialisme scientifique" comme appareil analytique et le "développement non capitaliste" comme stratégie de libération.⁷⁵ En avril 1974, le NJM a décidé d'adopter le principe léniniste du "parti avant-gardiste", qui repose sur la création d'un petit noyau de révolutionnaires professionnels "durs et purs". Enfin, en 1975, le Parti s'est réclamé officiellement du marxisme-léninisme, s'aliénant du coup la sympathie de nombreux modérés importants. Cette décision n'a pas été rendue publique, mais la nouvelle s'est quand même répandue, car elle a fait les manchettes d'un journal fondé par George Brizan, un des principaux transfuges du Parti.

Bref, même si les Soviétiques n'ont pas joué de rôle direct ou indirect évident dans la dégradation politique en Grenade, ni dans la fondation ou le durcissement du NJM, il n'en reste pas moins que les principes soviétiques du développement socio-économique ont fortement influencé le programme du NJM⁷⁶ et que l'organisation

⁷⁵ Thorndike, *op. cit.* (note 71), pp. 48-49.

⁷⁶ Pour une version développée de ce programme qui montre une forte influence de la notion soviétique du développement national démocratique dans les États à tendance socialiste, voir Maurice Bishop, "Line of March for the Party" (septembre 1982), article repris dans *The Grenada Papers* sous la direction de Paul Seabury et Walter A. McDougall (San Francisco : ICS Press, 1984), pp. 63-66, 74-76.

interne du mouvement était basée, sans trop de succès d'ailleurs, sur le modèle soviétique.⁷⁷ Le NJM se considérait bien avant la révolution de 1979 comme un parti marxiste-léniniste coulé dans le moule soviétique, et cette conviction n'a fait que s'affermir au lendemain des événements. Toutefois, inspiration idéologique ne signifie pas forcément influence politique.

Cela dit, il faut admettre que dans sa politique extérieure, le NJM affichait une sympathie considérable à l'égard de Cuba, du Nicaragua et du camp socialiste et qu'il s'est empressé d'établir des rapports avec ces pays.⁷⁸ Qui plus est, le régime NJM savait pertinemment que cette démarche risquait de déplaire aux États-Unis.⁷⁹ En fait, les propos officiels du NJM concernant les puissances occidentales traduisaient une volonté de dissocier la Grenade de la domination américaine et européenne sur le plan économique et témoignaient aussi de préventions fondamentales contre les grandes lignes de la politique américaine dans les Caraïbes. Il est donc logique de supposer que le régime, en reformulant la politique étrangère traditionnelle du pays, voulait non seulement contrebalancer la domination des États-Unis dans la région grâce à l'établissement de liens avec d'autres pays, mais aussi assouvir l'amertume profonde qu'avait inspirée l'activité économique étrangère perçue comme une exploitation systématique. Sans doute cette refonte exprimait-elle aussi un réel sentiment de solidarité avec d'autres éléments qui, aux yeux du NJM, participaient eux aussi à la lutte universelle contre l'impérialisme et pour la libération nationale.

Parmi tous les cas étudiés jusqu'à présent, la Grenade offre peut-être l'exemple le plus frappant d'un régime à vocation révolutionnaire qui, *au départ*, se montre hostile aux États-Unis et présente de fortes affinités idéologiques avec le camp socialiste. Mais les dirigeants de la Grenade, tout de même pratiques, n'ignoraient pas qu'il fallait conserver de bons rapports avec les États-Unis. Aussi,

⁷⁷ Voir *ibid.*, pp. 63, 73, 79, 81-87 en ce qui concerne la structure et le rôle du Parti d'après la doctrine du NJM.

⁷⁸ Voir le discours que Bishop prononça sur Cuba le 6 septembre 1979 à la conférence des pays non alignés, discours qui s'intitulait "*Imperialism Is Not Invincible*" et qui a été repris dans *Forward Ever*, *op. cit.*, (note 73) p. 94; voir aussi ses déclarations de solidarité avec la révolution sandiniste dans *Forward Ever* (13 mars 1980), *ibid.*, p. 112.

⁷⁹ Voir, dans "*Imperialism Is Not Invincible*", *op. cit.*, (note 73), p. 96, les propos de Maurice Bishop sur la mise en garde de l'ambassadeur américain Ortiz selon laquelle les États-Unis désapprouveraient toute tentative d'ouverture vers Cuba.

malgré l'aversion du NJM pour "l'impérialisme américain", les premières déclarations officielles étaient presque exemptes de critiques explicites à l'endroit des États-Unis. Lorsqu'on abordait des questions comme l'impérialisme, l'oppression et la dépendance, il s'agissait plus de débats théoriques que d'accusations portées contre un État donné.⁸⁰ Par cette réserve, le régime voulait sans doute éviter de provoquer les États-Unis, d'autant plus qu'il était aux prises avec des problèmes économiques énormes et n'aurait pas dédaigné une offre d'aide financière. On peut donc conclure qu'ici comme ailleurs, les États-Unis disposaient de moyens de pression considérables pour influencer sur la politique étrangère du régime au pouvoir.

Toutefois, les États-Unis ont repoussé les premières ouvertures faites par le gouvernement de la Grenade. Le 23 mars, au lendemain de la révolution, l'ambassadeur américain Ortiz, rattaché à la Barbade, s'est rendu à la Grenade sur ordre de Washington pour évaluer la situation. Au cours de ses entretiens avec les nouveaux dirigeants, Ortiz a souligné la position précaire de la devise grenadine et lancé une mise en garde contre toute politique susceptible d'effaroucher les touristes, citant les mésaventures de la Jamaïque sous le régime Manley. Il a également répété que les États-Unis verraient d'un mauvais oeil tout rapprochement avec Cuba. Puis, en réponse à une demande d'aide économique formulée antérieurement par la Grenade, il a offert une somme de 5 000 \$. Par la suite, les États-Unis ont refusé d'accepter les lettres de créance de Dessima Williams, ambassadeur désigné de la Grenade à Washington.

Plus tard encore, en 1980, les Américains ont tenté de bloquer l'aide consentie à la Grenade par l'OAS, après de graves inondations. Ils ont également empêché que la Grenade puise dans le fonds de secours de l'*Agency for International Development* des États-Unis (US/AID), fonds destiné, par l'entremise de la Banque de développement des Caraïbes, aux pays producteurs de bananes dans les Îles du Vent. Ces mesures, qui marquaient la désapprobation du gouvernement Carter à l'égard du régime Bishop, ont eu pour effet d'amplifier les craintes des dirigeants grenadins à l'égard des intentions américaines et d'intensifier leur hostilité envers les États-Unis. Les propos ultérieurs de Maurice Bishop montrent à quel point son gouvernement était déçu et insulté par le comportement des États-Unis :

⁸⁰ Voir, par exemple, "*Imperialism Is Not Invincible*", *op. cit.* (note 73), *passim.*, et surtout les pp. 88 et 89.

De fait, nous avons eu maille à partir avec les Américains dès les premiers jours de la révolution . . . Dans les semaines qui ont suivi notre arrivée au pouvoir, l'ambassadeur Ortiz, fort des 5 000 \$ qu'il était autorisé à nous offrir, a prétendu dicter la politique de notre pays, poussant l'effronterie jusqu'à nous interdire d'établir des "liens étroits" avec Cuba. Bien entendu, nous avons répondu que nous n'étions pas à vendre et que la politique nationale et internationale de la Grenade ne concernait que notre gouvernement souverain et qu'elle ne pouvait faire l'objet de marchandage ni de pressions extérieures . . . Les Américains ont également refusé d'accréditer notre représentant permanent à l'OAS en tant qu'ambassadeur à Washington.⁸¹

L'attitude de la Grenade envers les États-Unis a continué de se durcir en 1979 et en 1980 par suite d'un coup d'État raté et de fréquents attentats, dont certains à la bombe, qui semblaient viser à déstabiliser le régime. Pour le gouvernement Bishop, ces incidents étaient imputables à des exilés basés aux États-Unis, agissant sous la bannière de l'ancien premier ministre Gairy et appuyés par la CIA.⁸²

S'il est difficile de savoir le rôle que les États-Unis ont joué dans cette campagne de déstabilisation sous l'administration Carter, il semble en tout cas que le gouvernement américain se soit peu soucié de mettre fin aux agissements des exilés sur son territoire. Le régime Bishop est donc resté méfiant, d'autant plus que les États-Unis refusaient d'extrader Gairy, qui devait répondre dans son pays à des accusations de complicité de meurtre et de tentative de meurtre.⁸³

Dans tous les cas de figure, il est fort possible que la Grenade aurait tenté un rapprochement avec le bloc socialiste, notamment avec Cuba et l'URSS. Mais le comportement hostile des États-Unis et l'insécurité engendrée chez les Grenadins n'a pu qu'accélérer le

⁸¹ "We'll Always Choose to Stand Up", dans *Forward Ever*, *op. cit.* (note 73), p. 49. Voir également, à la page 50, les propos de Bishop sur le refus américain de fournir de l'aide d'urgence et sur la campagne des États-Unis visant à bloquer l'aide multilatérale.

⁸² *Ibid.*, p. 49.

⁸³ Au moins un observateur affirme, sans preuve documentaire toutefois, que certaines agences du gouvernement américain appuyaient ces activités. Thorn-dike, *op. cit.* (note 71), p. 122.

processus. On peut raisonnablement se demander si les États-Unis, en suivant une politique plus constructive, n'auraient pas pu ralentir la radicalisation de la politique socio-économique de la Grenade et le rapprochement de celle-ci avec des États dont les Américains, justement, ont toujours cherché à diminuer l'influence dans la région. Vouloir imposer des conditions aux mouvements radicaux du tiers-monde n'est pas très sensé puisqu'ils sont dirigés par des éléments déjà mal disposés envers les pays occidentaux, éléments qui, se sentant exploités et dominés depuis toujours par ces derniers, leur gardent une profonde rancune et savent pouvoir compter, éventuellement, sur les pays rivaux des États-Unis, pays avec lesquels ils possèdent de nombreuses affinités.

Avec l'arrivée de Reagan au pouvoir, les Américains se sont montrés encore plus intransigeants, malgré les multiples ouvertures tentées par la Grenade. La *United States International Communications Agency* a tout de suite déclenché contre le régime Bishop un véritable assaut médiatique mené avec le concours de plusieurs grands journaux de la région.⁸⁴ De son côté, la CIA a mis en oeuvre un programme de déstabilisation encore plus important que par le passé, mais elle a dû mettre fin à ses activités en juillet 1981 sur ordre du *Senate Intelligence Committee*.

Toutefois, l'arme économique restait le moyen de pression préféré de l'administration Reagan, qui s'opposait notamment au principal projet de développement en cours à la Grenade, à savoir la construction de l'aéroport international de Pointe-Saline. Pour la Grenade comme pour de nombreuses îles des Antilles, le tourisme constitue la principale source de devises étrangères, et l'expansion de ce secteur offre donc des perspectives de développement très intéressantes, surtout si le pays organise l'industrie de façon à conserver une bonne part des bénéfices. Toutefois, les efforts déployés par la Grenade pour exploiter son potentiel touristique se heurtaient à un obstacle : l'aéroport Pearls était trop petit pour accueillir les avions gros porteurs. Le projet de Pointe-Saline fut donc conçu pour redresser la situation, mais il nécessitait des investissements considérables (environ 70 millions de dollars, d'après les premiers calculs). Les Grenadins se sont donc adressés à une multitude de pays et d'institutions multilatérales en vue d'obtenir le financement nécessaire.

Les États-Unis, craignant que l'aéroport servirait de base ou d'escale aux appareils soviétiques, se sont opposés au projet et ils ont

⁸⁴ Thorndike, *op. cit.* (note 71), p. 123.

réussi à limiter considérablement la participation des pays occidentaux au financement. En revanche, Cuba était prête à fournir toute l'aide possible et nécessaire. Ainsi, les Grenadins voulaient aller de l'avant, les pays occidentaux hésitaient à se mouiller, et les Cubains ne demandaient pas mieux que de participer. Il n'est guère surprenant, dans ces conditions, que le projet commençât à prendre l'allure d'une nouvelle "affaire cubaine", situation qui n'était pas faite pour plaire aux Américains.⁸⁵

Aux pressions économiques est venue s'ajouter l'arme militaire, employée de façon restreinte. Ainsi, en août 1981, les États-Unis ont organisé d'importantes manœuvres dans l'Est des Antilles, déployant des unités aériennes, navales et amphibies. Par conséquent, si l'on veut analyser l'évolution des rapports soviéto-grenadins, il faut non seulement penser aux affinités idéologiques, mais également tenir compte de l'hostilité américaine et des pressions politiques, économiques et militaires qui s'exerçaient dans l'île.

Tout d'abord, les Soviétiques ont réagi à la révolution à la Grenade avec prudence et circonspection. En effet, ils connaissaient mal le NJM, d'autant plus que, par le passé, ils s'étaient souvent brûlé les doigts . . . en appuyant des régimes qui gaspillèrent l'aide fournie, retournèrent la veste pour devenir des agents de l'impérialisme, ou perdirent le pouvoir⁸⁶. Peut-être craignaient-ils aussi de provoquer des représailles américaines contre le régime NJM, situation où l'URSS aurait eu du mal à respecter ses engagements en matière de sécurité. En fait, comme le fait remarquer Jacobs dans son analyse des rapports grenado-soviétiques, la Grenade n'était pour eux, après tout, qu'un petit pays lointain.⁸⁷

Dans un premier temps, l'instauration du pouvoir révolutionnaire en Grenade a été très peu commentée dans les organes du Parti soviétique, dans les revues spécialisées et dans la presse militaire. Contrairement à ce qui s'était passé au Nicaragua, les Soviétiques ont attendu six mois avant de reconnaître le régime Bishop en octobre 1979. Il semble même que l'établissement de rapports avec le nouveau régime ait été attribuable à l'enthousiasme des Cubains

⁸⁵ Ce qui n'a pas empêché une importante participation occidentale. Ainsi, la société britannique Plessey (matériel électronique) s'est engagée à fournir les radars et les systèmes d'aide à la navigation, et des entreprises japonaises ont fourni une bonne part du matériel d'aéroport.

⁸⁶ R. Jacobs, "Letter of the Grenadian Ambassador" (11 juillet 1983), dans Seabury et McDougall, *op. cit.* (note 76), pp. 200-201.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 200.

plutôt qu'à un éventuel enthousiasme de la part des Soviétiques.⁸⁸ Comme le signale Shearman, il est clair, d'après les relations entre les deux gouvernements et les deux partis, que c'est la Grenade et non l'Union soviétique qui a fait les premières avances. Pour reprendre les propos de Jacobs, l'URSS mit un temps fou à réagir.⁸⁹

La première délégation officielle de Grenade s'est rendue à Moscou en mai 1980 et elle s'est entretenue avec Boris Ponomarev, chef des relations internationales au comité central du PCUS. Un accord commercial bilatéral a été conclu en juin 1980, et un accord restreint portant sur l'aide militaire a été signé en juillet de la même année.⁹⁰

À mesure que les Soviétiques ont appris à connaître et à apprécier leurs admirateurs grenadins, les relations entre les deux pays se sont élargies. Dans le cadre d'un protocole conclu en 1981, les deux gouvernements se sont entendus sur un nouveau transfert d'armes d'une valeur de 5 millions de roubles. La première délégation gouvernementale vraiment importante de la Grenade est arrivée en Union soviétique en juillet 1982, et les partis des deux pays ont signé un accord de coopération, ce qui a laissé supposer dès lors que l'URSS reconnaissait davantage la légitimité de la révolution Bishop et qu'elle était prête, dans une certaine mesure, à l'appuyer.⁹¹ Les deux pays ont également convenu de coopérer dans les domaines commercial, culturel et technologique et en matière de planification. On a ensuite signé un nouvel accord militaire qui portait cette fois sur du matériel valant 10 millions de roubles. Dès 1983, la situation en Grenade semblait évoluer au gré des Soviétiques, au point que ces derniers, du moins en privé, reconnaissaient le NJM comme un parti communiste, et la Grenade comme un "État d'orientation socialiste".⁹²

Une fois de plus, il est clair qu'à la faveur de pressions qu'ont exercées les États-Unis sur un régime radical dans la région, les rapports entre l'URSS et ce régime se sont approfondis. Comme dans les autres cas, c'est d'une part la montée d'un mouvement

⁸⁸ *Ibid.*, p. 201. À ce propos, voir aussi P. Shearman, "The Soviet Union and Grenada Under the New Jewel Movement", *International Affairs* LXI, n° 4 (hiver 1985-1986).

⁸⁹ Jacobs, *op. cit.* (note 86), p. 201.

⁹⁰ L'accord prévoyait la remise "gratuite" de "matériel spécial et d'autres équipements" évalués à 4 millions de roubles. Shearman, *op. cit.* (note 83).

⁹¹ Le texte de l'Accord figure dans Seabury et McDougall, *op. cit.* (note 77), pp. 45-46.

⁹² Jacobs, *op. cit.* (note 86), pp. 198-199.

radical cherchant à résoudre des problèmes locaux et, d'autre part, la réaction américaine qui, ensemble, ont créé un terrain propice à la pénétration soviétique.

Les États-Unis, on s'en doute, ont pris ombrage de la situation. En février et en mars 1983, le gouvernement Reagan affirma que la Grenade se transformait en base soviétique, que l'aéroport de Pointe-Saline était destiné à accueillir des appareils soviétiques et que la Grenade, grâce à une injection massive d'armes soviétiques, allait fomenter l'instabilité et la révolution dans la région.

Bishop se trouvait dans une situation précaire : à l'extérieur, la guerre des paroles redoublait de violence tandis qu'à l'intérieur, les partisans de la ligne dure, comme Bernard Coard, commençaient à se poser en challengers. C'est dans ce contexte que Bishop a tenté une dernière fois de se rapprocher des États-Unis. En juin 1983, il s'est rendu à Washington pour proposer que les deux pays règlent leurs différences par la voie diplomatique. Mais l'administration Reagan a rejeté l'initiative. Dans les milieux gouvernementaux, aucun représentant plus haut placé que le juge Clark, alors conseiller national en matière de sécurité, n'a consenti à recevoir Bishop. Il est logique de supposer que les États-Unis, en refusant de dialoguer avec Bishop, ont contribué à affaiblir la faction modérée au sein du pouvoir grenadin et donc à radicaliser le régime. Nous connaissons la suite. Bishop a été renversé par un coup d'État en octobre, et peu après, l'île était en proie à des émeutes qui furent le prétexte de l'intervention américaine.

Afin d'évaluer la menace que représentaient les rapports grenado-soviétiques pour la sécurité des États-Unis, il convient d'analyser trois aspects de ces rapports : la quantité d'armes fournies à la Grenade par l'URSS, la nature des relations militaires entre les deux pays, et l'importance des engagements soviétiques envers la Grenade. En ce qui concerne le premier aspect, on a soutenu que la quantité d'armes livrées par les Soviétiques était excessive en regard des besoins de la Grenade, d'où la conclusion que les Soviétiques aidaient la Grenade à exporter la révolution vers les autres États dans l'Est des Caraïbes. En tout, l'URSS a livré à la Grenade du matériel valant 20 millions de roubles. En examinant les divers accords de transfert d'armes, on constate que le matériel se composait principalement d'armes légères (fusils de 7,62 mm et munitions, canons de 76 mm, armes anti-chars de 57 mm et munitions, etc.). Il en était de même des accords passés avec d'autres États

communistes.⁹³ Les programmes militaires de la Grenade prévoyaient la mise sur pied d'une armée qui aurait compté 4 bataillons réguliers et 14 bataillons de réserve, ce qui en aurait fait de loin la plus importante force dans la région. Grâce à l'aide militaire des Soviétiques et d'autres pays alliés, l'objectif était réalisable. Dans ce sens, l'accroissement des forces armées de la Grenade pouvait donc constituer un danger considérable pour les autres États insulaires de la région, et c'est ainsi qu'il fut perçu par des chefs politiques tels qu'Eugenia Charles de la Dominique.

À première vue, on pourrait déduire que la Grenade nourrissait des intentions belliqueuses. Toutefois, pour les Grenadins, la principale menace provenait de la grande puissance militaire de la région, à savoir les États-Unis (en cela, l'avenir leur a quelque peu donné raison). Vue sous cet angle, l'expansion militaire de la Grenade ne paraît plus démesurée par rapport aux impératifs de la sécurité nationale.

En outre, d'après les documents saisis par les Américains, il est peu probable que les Grenadins envisageaient, de concert avec Cuba et l'URSS, d'employer les armes pour exporter la révolution. Ces documents montrent au contraire que les dirigeants étaient loin d'ignorer la réaction qu'une telle entreprise aurait provoquée de la part des États-Unis. Les quelques passages où la question suscite un certain intérêt ne semblent pas traduire un attachement indéfectible de la Grenade à l'exportation de la révolution, mais plutôt un désir de se rendre utile aux Soviétiques et de faire valoir à leurs yeux l'importance de la Grenade sur le plan international. De toute façon, même si ces desseins avaient été sérieux, on voit mal comment ils auraient pu aboutir, étant donné que l'URSS et ses alliés n'ont jamais fourni à la Grenade les moyens de transport et l'infrastructure logistique nécessaires. Les Soviétiques n'ont livré à la Grenade que des armes d'une certaine catégorie et ils n'ont jamais cherché à y implanter des bases. Ils ont donc fait preuve de retenue.

Sur le plan idéologique, même si le fait que les Soviétiques semblaient reconnaître son caractère socialiste à la Grenade et son communisme au NJM laisse supposer chez eux un certain optimisme au sujet de la révolution, il faut préciser que les déclarations en ce sens étaient privées. En public, les commentateurs soviétiques, qui vouaient par ailleurs beaucoup d'intérêt au Nicaragua, ne se souciaient guère de la Grenade et ne parlaient jamais d'elle en

⁹³ Voir, par exemple, "Agreement Between Grenada and North Korea" (15 avril 1983), dans Seabury et McDougall, *op. cit.* (note 76), pp. 47-49.

termes trop élogieux. Par exemple, dans un des rares articles consacrés par *Latinskaya Amerika* à la Grenade durant l'époque Bishop, le pays est qualifié non pas d'État à orientation socialiste mais plutôt d'État vivant une "révolution démocratique anti-impérialiste".⁹⁴ La nuance a un certain poids. En effet, étant donné le caractère théoriquement irréversible du processus historique menant au socialisme, les Soviétiques n'emploient le terme "socialiste" que pour désigner un État envers lequel ils sont disposés à prendre certains engagements économiques et militaires. Dans sa missive de juillet 1983, Jacobs craignait fort que les Soviétiques n'eussent pas l'intention de prendre de tels engagements, car ils voulaient éviter de provoquer les États-Unis, et aussi parce que "ce petit pays lointain" leur était plutôt indifférent.⁹⁵ La diplomatie soviétique confirmait les soupçons de Jacobs. Ce dernier, non sans amertume, a observé que la Grenade était exclue du cercle "restreint" de la communauté socialiste et que les représentants de la Grenade en Union soviétique avaient droit à moins d'égards que les représentants d'autres régimes alliés, tels que ceux du Nicaragua.⁹⁶

Les accords non militaires conclus avec la Grenade montrent que les Soviétiques n'étaient pas prêts à garantir le développement économique de la Grenade. Ils n'ont même pas proposé, comme ils l'avaient fait pour Cuba, un traité d'amitié et d'assistance mutuelle; on peut donc supposer que les Soviétiques évitaient par principe de prendre trop de risques dans le cadre de leurs rapports avec les États des Caraïbes. C'est peut-être pour cela que l'URSS a tenu à ce que l'aide militaire destinée à la Grenade passât par Cuba.⁹⁷ La réaction des Soviétiques à l'invasion américaine de la Grenade tendait à confirmer la prudence de leur politique : les invectives coulaient à flot, mais ils ne prirent finalement aucune mesure digne de mention. Mieux, l'intervention des États-Unis a eu pour effet d'accroître la prudence des Soviétiques dans la région.

⁹⁴ A. Fetisov, "Trudnosti i Nadezhdy Grenady", *Latinskaya Amerika* (1981), n° 1, p. 67.

⁹⁵ Jacobs, *op. cit.* (note 85), p. 200.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 200.

⁹⁷ Même si la présence de Cuba dans la région était un appoint considérable pour la mise en oeuvre de la politique soviétique, il ne faut pas en déduire pour autant que Cuba a exécuté la volonté de Moscou dans l'affaire de la Grenade. C'est tout de même Castro qui, le premier, a cautionné le NJM et aidé les Grenadins à se mettre en rapport avec l'Union Soviétique. Les événements ultérieurs en Grenade ont provoqué une certaine friction entre La Havane et Moscou. Il semble en effet que l'URSS était favorable à la faction Coard au sein du NJM et qu'elle n'était pas mécontente de voir la chute de Bishop en 1983. De son côté, Castro s'est insurgé contre le Putsch et contre l'assassinat de Bishop. Encore une fois, il y aurait lieu de revoir l'idée qu'on se fait généralement de Cuba en tant que bonne à tout faire des Soviétiques dans la région.

Pour résumer, le comportement des Soviétiques dans l'affaire de la Grenade confirme que ces derniers cherchent systématiquement à saisir les occasions créées par l'instabilité locale et par l'hostilité des Américains à toute transformation politique ou sociale radicale dans la région. Mais de toute évidence, de nombreux facteurs ont limité l'action des Soviétiques : l'intérêt manifeste que les États-Unis accordent à la région, contrairement à l'URSS, la domination militaire des Américains dans la région, la marginalité de la Grenade dans les affaires politiques de la région, et sans doute aussi, les piètres performances de l'économie soviétique.

IV.

CONCLUSION

Plusieurs constatations sur la politique soviétique se dégagent de notre analyse. En premier lieu, tout au long de la période visée, l'Union soviétique s'est montrée de plus en plus apte à exploiter les occasions qui se sont présentées à elle dans les Caraïbes. En outre, la perception soviétique des intérêts stratégiques américains a évolué au point que l'URSS considère aujourd'hui que les Caraïbes constituent un enjeu stratégique considérable pour les États-Unis. Par conséquent, pour les raisons que nous avons vues à la section II, les Soviétiques portent à la région un intérêt secondaire important. Les cinq cas envisagés prouvent en outre que le rôle soviétique dans les affaires régionales a beaucoup augmenté au cours des 30 dernières années. La démarche de l'URSS est beaucoup plus assurée aujourd'hui qu'il y a 30 ans. Le défi soviétique dans les Caraïbes s'est donc accentué, et il y a lieu de s'en inquiéter.

Toutefois, nous devons assortir cette dernière conclusion d'importantes réserves.

D'abord, même si l'URSS est mieux à même de répondre aux besoins militaires de ses clients dans la région, l'actuelle faiblesse de son économie l'empêche de diversifier et de consolider comme elle l'aimerait ses relations avec les régimes de gauche. Les engagements économiques massifs envers Cuba apportent une contrainte de plus, parce qu'ils absorbent des ressources qui pourraient autrement servir à financer d'autres mouvements révolutionnaires dans la région, et aussi parce que les décideurs soviétiques hésitent à prendre des engagements semblables envers qui que ce soit d'autre.

Ensuite, l'activité soviétique dans la région n'a pas augmenté de façon linéaire. Entre 1960 et 1962, l'URSS était plus disposée que jamais à assumer des fardeaux économiques et des risques militaires, mais leur ferveur a nettement diminué après la crise des missiles à Cuba et la déchéance de Khrouchtchev. Plus jamais ils n'ont retrouvé le feu sacré de 1962. L'enthousiasme de l'URSS pour l'activité révolutionnaire et sa volonté de l'appuyer ont de nouveau augmenté après la prise du pouvoir par les Sandinistes, mais récemment, elle est encore une fois devenue plus circonspecte. Ces replis étaient peut-être attribuables à des difficultés intérieures, telles que les crises de succession en 1964–1965 et entre 1981 et 1985, et au ralentissement économique durant ces deux périodes,

facteurs qui semblent avoir favorisé chez les dirigeants un intérêt plus marqué pour la politique intérieure. On peut invoquer aussi deux autres facteurs : l'intérêt accordé par les Soviétiques aux événements ailleurs dans le monde, comme au Moyen-Orient ou au Viet Nam, et la fermeté affichée par les gouvernements Kennedy, Johnson et Reagan. Autrement dit, même si le défi posé par l'URSS dans les Caraïbes et ailleurs dans le tiers-monde est une conséquence plus ou moins logique de son assurance grandissante dans le tiers-monde et de son accession au rang de puissance militaire mondiale, ce défi est malgré tout déterminé par la politique américaine.

Si l'on en juge d'après les cas étudiés ici (exception faite, bien sûr, de la crise des missiles), les Soviétiques ont pour politique d'affirmer peu à peu leur présence dans les Caraïbes sans prendre de risques.⁹⁸ Dans cette région que les Américains considèrent comme stratégiquement essentielle, où ils jouissent d'un avantage militaire énorme et où ils sont prêts, comme ils l'ont montré plusieurs fois, à intervenir *manu militari* s'il le faut pour protéger leurs intérêts, les dangers d'une confrontation avec les États-Unis l'emportent sur les avantages de toute évidence considérables dont l'URSS croit qu'elle bénéficierait en sapant la position des Américains dans les Caraïbes et en y renforçant sa propre présence militaire. Ainsi, l'URSS semble se contenter d'attendre l'évolution des choses qui finira tôt ou tard par miner les intérêts américains dans la région. Dans ce contexte, il convient d'analyser brièvement la notion, aujourd'hui répandue, que l'Union soviétique ne reconnaît la légitimité d'aucune sphère d'influence et qu'elle est résolue à supplanter les États-Unis partout dans le monde.⁹⁹ Dans le contexte de l'élaboration des politiques, il importe peu finalement que l'Union soviétique reconnaisse ou non les sphères d'influence des États-Unis. À bien y penser, les pays occidentaux ne reconnaissent pas forcément la légitimité de l'influence soviétique sur l'Europe de l'Est. Ce qui compte, c'est que chaque superpuissance se garde de contester trop directement l'emprise de l'autre sur ses sphères d'influence parce qu'en dernière analyse, toute action visant à y bouleverser le statu quo comporte bien plus de risques que d'avantages. Sur ce plan pragmatique plutôt que normatif, l'URSS respecte bel et bien certaines sphères d'influence américaines et elle formule ses politiques en conséquence.

⁹⁸ On pourrait dire que l'épisode d'octobre 1982 a renforcé cet aspect de la politique soviétique dans la région.

⁹⁹ H. Gelman, *The Brezhnev Politburo and the Decline of Détente* (Ithaca : Cornell University Press, 1984), pp. 35, 229.

Voilà qui nous mène à une troisième constatation. Lorsqu'elle réussit à s'implanter quelque part dans la région, l'Union soviétique profite simplement des occasions ménagées par la conjoncture locale et par la politique agressive des États-Unis envers les mouvements locaux leur étant réfractaires. Ainsi, la présence soviétique est bien plus le résultat que la cause des crises régionales. La misère persistante et croissante des masses et la faiblesse tant intellectuelle que morale des groupes dirigeants ont créé dans la région une situation très instable. La récession mondiale et la crise de la dette extérieure ont aggravé le problème. Pour ce qui est de la politique américaine (et cela est évident dans tous les cas étudiés ici), le gouvernement des États-Unis a toujours tendance à voir une quelconque ingérence soviétique dans l'activité de mouvements révolutionnaires qui sont motivés par des conditions locales; les États-Unis mettent donc en oeuvre, directement ou indirectement, des moyens militaires, diplomatiques et économiques contre les régimes radicaux de la région. Ces derniers, leur anti-américanisme affermi, se voient contraints de s'adresser à des adversaires des États-Unis (à l'Union soviétique, dans le présent contexte) pour obtenir aide et protection. Ainsi, le "problème soviétique", dans la mesure où il existe, est largement imputable aux États-Unis.

RÉPERCUSSIONS

Le moment est venu, aux termes de notre analyse, de tirer certaines conclusions relativement à la politique américaine. À cet égard, nous allons nous intéresser à trois aspects de la question : la politique envers l'Union soviétique, la politique envers les régimes radicaux de la région, et la politique envers les pays conservateurs alliés qui sont menacés par la révolution (à savoir le Salvador, le Guatemala et, dans une certaine mesure, le Honduras).

L'Union soviétique se montre prudente dans la mesure où elle est persuadée que les États-Unis possèdent la volonté et les moyens de défendre leurs intérêts. Jusqu'à présent, les efforts déployés par les Américains pour empêcher une intervention soviétique directe et massive auprès des mouvements révolutionnaires de la région se sont avérés assez fructueux, et il convient de les poursuivre. Il faudra donc que les États-Unis, en faisant valoir leur suprématie militaire, créent une menace crédible pour dissuader l'URSS d'accroître sa présence militaire dans la région. Ainsi, il est logique que les États-Unis continuent de faire comprendre aux Russes que ces derniers risquent énormément de provoquer une riposte s'ils essaient d'établir des bases en Amérique centrale ou dans les pays caraïbes non communistes, riposte qui les acculerait à choisir entre la retraite ou l'escalade, et ce dans des conditions très peu favorables. Pour renforcer cette démarche diplomatique, les États-Unis doivent maintenir une forte présence militaire dans la région. Il faut souligner, toutefois, que la dissuasion dont il est ici question ne nécessite nullement le recours à la force contre les régimes radicaux, sauf si l'on s'y accule en dressant un lien entre l'émergence de ces régimes et l'expansionnisme soviétique.

En ce qui concerne le Nicaragua, Cuba et tout autre régime gauchiste qui pourrait accéder au pouvoir, deux lignes de conduite possibles se dégagent. En premier lieu, ces régimes se sont engagés à aider les mouvements révolutionnaires ailleurs dans les Caraïbes. Et même si à certains égards, la révolution peut être préférable aux juntes militaires corrompues, réactionnaires et répressives, les États-Unis et leurs alliés ont intérêt à ce que le changement s'accomplisse de façon progressive et pacifique. Comme nous l'avons déjà souligné, la transformation sociale violente crée des besoins chez les protagonistes locaux, ce qui offre des débouchés aux puissances étrangères disposées à y satisfaire. En outre, même si le processus révolutionnaire ne peut, en soi, trop inquiéter les États-Unis s'il se

limite aux petites républiques centraméricaines (exception faite de Panama), il pourrait un jour gagner des pays comme le Mexique ou le Venezuela qui représentent pour les États-Unis un enjeu autrement plus important. Pour toutes ces raisons, les pays qui cherchent à exporter la révolution doivent comprendre qu'une telle démarche de leur part entraînerait pour eux des risques élevés inacceptables.

Mais le concept de dissuasion ne doit pas faire perdre le sens des proportions. Il y a diverses façons d'appuyer une révolution, et certaines sont moins nocives que d'autres; l'appui moral est tout de même autre chose que l'appui matériel. Donner refuge à des rebelles est tout de même moins grave que de fournir des troupes. La réaction des États-Unis à "l'internationalisme révolutionnaire" de Cuba et du Nicaragua devrait surtout viser à dissuader l'intervention militaire directe (armes et personnel) de ces pays.

Par ailleurs, il est clair que de telles mesures ne doivent s'appliquer que pendant la révolution même. Elles ne doivent pas se transformer en une croisade violente et permanente destinée à renverser le gouvernement d'un pays où la révolution a réussi. Les régimes qui sont en butte à ce genre de réaction disproportionnée, comme celui du Nicaragua, concluent non sans raison que leur existence est menacée et vont chercher de l'aide auprès de qui veut bien la leur offrir.

Les politiques dissuasives doivent aussi s'accompagner de récompenses lorsque les États respectent la volonté des Américains, tant dans leur politique intérieure qu'étrangère. Les États-Unis devraient éviter de se priver des moyens de pression considérables que leur donne leur statut de puissance économique prépondérante dans la région, sous peine d'accélérer ces mêmes tendances qu'ils cherchent à combattre, ou de perpétuer les politiques qu'ils jugent délétères. Ainsi, comme nous l'avons déjà cité, les États-Unis ont annulé l'aide au Nicaragua en 1981 sous prétexte que les Sandinistes avaient prêté main-forte aux révolutionnaires salvadoriens. Mais lorsque les Sandinistes ont renversé la vapeur, les États-Unis n'ont pas rétabli le programme d'aide annulé. Les dirigeants sandinistes en ont probablement déduit qu'il n'y avait aucune issue à leur dilemme. D'autant plus que les États-Unis ont refusé d'engager le dialogue avec les Sandinistes sur des questions régionales importantes (bien que ces derniers aient proposé d'inscrire leurs relations avec le FMLN à l'ordre du jour) et qu'ils se sont montrés méfiants à l'égard des travaux du groupe Contadora. Tant sur le plan des relations avec le Nicaragua que sur celui de leur prestige

régional, les Américains ne gagnent vraiment pas à se montrer intraitables alors que les Sandinistes restent ouverts aux compromis. Tout régime radical qui prend le pouvoir s'efforce habituellement d'entreprendre des réformes internes risquant de nuire au secteur privé, et il cherche aussi à réduire le rôle des intérêts commerciaux étrangers. Étant donné l'orientation idéologique et l'origine des appuis populaires de ces régimes, ce scénario est inéluctable, mais au Nicaragua comme à Cuba, les dirigeants étaient disposés à modérer le rythme de la réforme afin de conserver l'accès aux marchés, à l'aide, au savoir-faire et aux prêts américains. Dans les deux cas, la transformation socio-politique s'est accélérée à partir du moment où les États-Unis ont coupé les ponts.

En ce qui concerne les régimes conservateurs et alliés (la Jamaïque, le Salvador, le Honduras et le Guatemala), les États-Unis devraient inciter ces pays à s'attaquer aux racines des problèmes socio-économiques et politiques régionaux afin d'empêcher la montée de mouvements révolutionnaires violents. Les États-Unis devraient notamment appuyer toute réforme agraire raisonnable, prôner la cooptation dans la vie politique des groupes dont les droits politiques et civils sont bafoués depuis toujours, et affirmer son opposition à toute répression des droits de la personne et des droits civils en général. Si ces initiatives restent sans effet sur un régime quelconque, mieux vaut s'éloigner de ce dernier que de continuer à le conforter. Ces dernières recommandations peuvent paraître naïves, mais il ne faut pas oublier que le gouvernement Carter avait adopté ces notions pour lutter contre l'instabilité au Salvador en 1979-1980.

Les États-Unis pourraient également atténuer une bonne partie des difficultés économiques de la région (celles qui sont associées aux relations Nord-Sud), en augmentant l'aide économique, en facilitant le réaménagement des dettes extérieures, en offrant de nouveaux prêts et en ouvrant davantage les marchés américains aux pays de la région. Le plan du président Reagan visant les Caraïbes comportait bon nombre de ces mesures, mais le Congrès l'a rejeté plus tard. Pourtant, des initiatives de ce genre permettraient sans doute d'éviter les troubles civils et régionaux qui offrent aux Soviétiques l'occasion d'intervenir.

Enfin, étant donné la mauvaise réputation qu'ils traînent dans la région, les États-Unis feraient bien de s'en remettre le plus possible à des éléments locaux pour contenir ou régler les conflits régionaux. Le cas échéant, on aurait moins tendance à crier à l'ingérence américaine. En outre, cette façon d'agir permettrait d'améliorer les

rapports entre les États-Unis et des pays importants du secteur, tels que le Venezuela, le Mexique, la Colombie et le Panama, lesquels sont déjà très directement concernés. L'Union soviétique et ses alliés seraient beaucoup moins enclins à faire obstacle à des initiatives de paix entreprises par des États où ils cherchent à étendre leur influence, qu'à entraver des efforts semblables déployés par les États-Unis de façon à favoriser leurs propres intérêts.¹⁰⁰

Pour les Caraïbes, et plus particulièrement pour l'Amérique centrale, l'avenir s'annonce plutôt mal, avec une longue période de troubles économiques et d'instabilité sociale et politique en perspective. Mais il n'est pas dit que cette situation provoquera une révolution violente. Il n'est pas dit non plus qu'une révolution dans la région entraîne toujours l'accroissement de l'influence soviétique au détriment de la sécurité des pays occidentaux. À cet égard, les politiques pratiquées par les États-Unis et ses alliés seront déterminantes. La situation exige de la tolérance, de la perspicacité et de la retenue; l'intransigeance et le recours excessif à la force militaire sont carrément à exclure.



¹⁰⁰ Au cours d'interviews menés à Campinas (Brésil) en juillet 1985, des éléments du ministère soviétique des Affaires étrangères et de l'Institut soviétique spécialisé dans les affaires latino-américaines ont maintes fois affirmé leur appui pour l'initiative Contadora; ils n'ignoraient sans doute pas que cette position serait bien accueillie par les instances régionales.

S. Neil MacFarlane est québécois et a obtenu son doctorat en relations internationales à l'Université d'Oxford où il a étudié en qualité de boursier Rhodes. Par la suite, il a occupé divers postes de chercheur à l'*International Institute for Strategic Studies* (Londres), au Centre des affaires internationales de l'Université Harvard, et à l'Institut des relations internationales de l'Université de la Colombie-Britannique. Il est actuellement professeur adjoint d'études gouvernementales à l'Université de la Virginie. Il a publié *Superpower Rivalry and Third World Radicalism, Soviet Intervention in Third World Conflict*, et de nombreux autres monographies et articles de haut niveau académique.

LIBRARY E A/BIBLIOTHEQUE A E



3 5036 20024285 0

DOCS

CA1 EA724 86001 FRE

MacFarlane, S.N. (Stephen Neil),
1954-

La rivalite entre les
superpuissances et la politique
sovietique dans le bassin des
Caraibes. --

L'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales
307, rue Gilmour
Ottawa (Ontario)
K2P 0P7